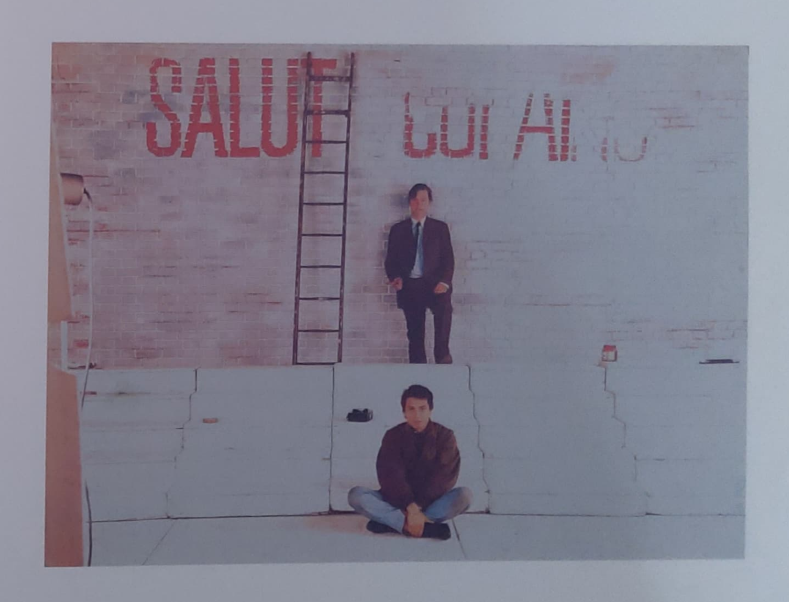


Préfaces d'**ERIK ORSENNA** *de l'Académie française* et de **MARC LAMBRON**

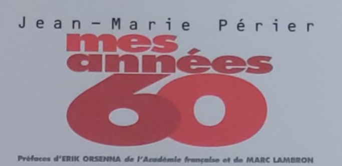
filipacchi

Jean-Marie Périer

mes années 60



Jean-Marie Périer



mes années 60

Préfaces d'ERIK ORSENNA de l'Académie française et de MARC LAMBRON



filipacchi

Une île heureuse, souvenez-vous.

La guerre d'Algérie venait de finir. Les ménages s'équipaient en lave-vaisselle. La télévision n'avait qu'une chaîne. Le pays s'ouvrait lentement, prudemment, à la concurrence étrangère. Le chômage était un mot ignoré. Un général légendaire parlait de grandeur à un peuple qui ne rêvait que de bonheur. Tous les soirs, vers 5 heures, un Daniel à lunettes noires donnait les dernières nouvelles de la famille. Sylvie va se marier, Sheila est seule, Françoise se met à l'astrologie, Johnny, s'il te plaît, conduis moins vite. À peine leur premier disque enregistré, à peine élu chouchou de la semaine par l'énigmatique Daniel, ils devenaient nos frères et sœurs, les héros d'un feuilleton qui ne cesserait plus et nous accompagnerait nos vies durant jusqu'aux mornes compils de l'âge mûr. Que lui trouvions-nous, que lui trouvons-nous, même aujourd'hui, à cette famille un peu mièvre pour ne jamais manquer un de ses rendez-vous ?

La réponse tient en un mot : jeunesse. Ni enfance ni adolescence, mais jeunesse. L'insouciance et la gaieté, le naturel et la gentillesse. Et cet étonnement dans leurs yeux : est-ce ça, la vie ? Elle n'est pas forcément grise ni guerrière, vous me le jurez ? Ni hargneuse ni vengeresse. Alors vivons, vivons cette surprenante merveille. Pour la première fois, peut-être, de l'Histoire, et peut-être pour la dernière, la jeunesse débarquait dans une société et en prenait possession. Pour la première fois, la jeunesse n'était ni chair à canon ni divisée entre enfants de riches au collège et fils de pauvres à l'usine. Certes, l'argent de poche n'était pas le même au café des Sports, à Billancourt, et au Scossa, place Victor-Hugo, Paris-XVIe, repaire des gandins à Triumph et MG. Mais par le miracle des ondes une armada s'était constituée, qui se moquait des frontières : la jeunesse. Celle-ci avait pour seule arme le premier des portables : le transistor. Cette absence de fil était le plus joyeux des symboles. Ni fil à la patte ni même fil d'équilibriste. La jeunesse était pure voie royale. Et Daniel ne parlait pas à un micro, mais à l'air lui-même, l'air du temps. Il parlait comme on n'avait jamais parlé à des auditeurs ou à des vedettes, doucement, simplement ; il tutoyait comme on tutoie dans la vie, il nous avait invités chez lui, il était notre grand frère.

Comme beaucoup de gens de ma génération, je dois à ce grand frère, à cet inconnu si proche, d'avoir un peu massacré mes études. Merci à lui. En ramant pour rattraper, on se découvre de belles énergies. Et porter en soi des années heureuses est le plus fructueux des capitaux. Je me souviens du Cyrano, à Versailles. ●●●

●●● La vieille salle de cinéma accueillait rituellement toutes les avant-premières de l'Olympia. Je ne crois pas en avoir manqué une, pas même Petula Clark. Mais c'est là qu'un beau soir, dans le même spectacle que Sylvie Vartan (*La plus belle pour aller danser*) et Trini Lopez (*If I Had a Hammer*), je vis et entendis les Beatles (*She Loves You…*). Aujourd'hui encore cette antériorité, le privilège d'avoir été l'un des premiers Français à découvrir sur une scène le quatuor magique, m'emplit de fierté jubilante : j'étais, avant les autres, dans le cœur même de l'époque. Jouissance de reporter, dont le romancier est un cousin germain.

C'est dire si le travail de Jean-Marie Périer me touche. Il n'avait pas besoin du Cyrano, lui, pour approcher les monstres sacrés. Il partageait leurs vies, leurs voyages et leurs songes. De cette époque, de cette famille, il était le chroniqueur et aussi le révélateur. Non content de tirer les portraits, il prolongeait les personnalités, il les poussait aux aveux. Cérémonies auxquelles elles se prêtaient avec la plus désarmante des gentillesses. Plus tard viendrait la meute des relookers et autres conseillers à l'image. Cette engeance n'était pas encore née. Le naturel les remplaçait. On lui doit des clichés oniriques, des scènes concoctées mi par les fées, mi par les surréalistes : Dutronc dans une armure, trois images de Mick Jagger plongées dans un étang, Eddy tout en cow-boy vêtu, partageant un banc avec des vieilles gens d'un village bien de chez nous, Sardou enveloppé dans la bannière étoilée au beau milieu d'une rue de Los Angeles… Drôles de dialogues, émouvants divorces entre les rêves gamins et le quotidien de l'existence, entre ce destin de stars qui les dépassait et leur réalité de jeunes gens. Périer montre aussi leur beauté d'ange, androgyne comme chacun sait, un monde irréel où Françoise Hardy ressemble à Mick Jagger. Et leur solitude, leur épuisement, souvent : Sylvie effondrée dans un coin, entourée par des fillettes nippones éplorées…

Grâces soient rendues à l'œil fraternel et malicieux de ce Jean-Marie. Par sa poésie, par son invention, il nous a délivrés de cette nostalgie visqueuse qui est à l'âme ce que la moiteur est à la paume de la main : une horreur. Il nous lègue bien autre chose : un univers nomade, tout à fait détaché du temps, une insolence bienveillante, une île de bonheur où se reposer à tout âge des voyages trop épuisants, des couleurs dans l'iris et des refrains dans l'oreille, la haine de cette misère de l'âme (le cynisme), la croyance en une chevalerie douce (la gentillesse) ; bref, la jeunesse. Merci.

Erik Orsenna

Une photographie de Jean-Marie Périer montre France Gall sur une plage, entourée d'enfants des années 60. Le petit garçon debout dans le sable qui la regarde, ce n'est personne et c'est peut-être moi : j'ai eu huit ans en 1965. En ce temps-là, la télévision n'avait pas encore avalé le réel. Sur l'unique chaîne de la RTF, on retrouvait « Intervilles » et « Discorama », Janique Aimée et Belphégor, l'horloge-escargot et le carré blanc. On donnait *Une ravissante idiote* au Wepler et *L'Homme de Rio* au Mercury. En voyage au Mexique, *la mano en la mano*, le Général haranguait les mariachis. Françoise Sagan habitait avenue de Suffren, Deneuve tournait avec Polanski, Malraux publiait les *Antimémoires*, mais je ne le savais pas. Le réel, c'était le son, la musique, toute la musique. Mes deux jeunes tantes, encore adolescentes, étaient de pures enfants des sixties : sur le pick-up, entre le réveil Jaz et le transistor Radiola, elles posaient les 45-tours de Bobby Solo et des Chaussettes noires. Mini jupes, surprises-parties, chagrins d'amour dans la nuit d'été. Elles portaient de la fine dentelle Nylfrance, usaient probablement dix-huit paires de bas par an (c'est la moyenne nationale en 1965), mais n'échappèrent pas à la loi statistique qui voulait que l'on se marie, en cette décennie, dans un rayon de 11 kilomètres autour de son lieu de résidence. Leurs grand-mères avaient connu les communiqués de 1917, leur mère les cartes d'alimentation de 1941. Elles, elles écoutaient Chubby Checker et Frank Alamo.

Alors, bien sûr, il y a « Salut les copains ». Une émission de radio devenue magazine de la jeunesse qui bouge. Invitez les copains qui savent bien danser / Venez danser tous le locomotion oh oui. Les idoles, qui ont l'âge de leurs admirateurs, tendent un miroir où se regarder avant de partir très loin. Bientôt, chacun pourra répéter avec son groupe dans la cave ou le garage, et les premiers charters s'envoleront pour les Seychelles. Joséphine Baker peut bien adopter son douzième enfant, Maurice Chevalier chanter au Waldorf Astoria, ce sont les jeunes femmes et l'Angleterre qui font bouger le paysage. Pulls en V, scooters et scopitones. Et le twist. Le twist n'est pas une danse enroulée, comme le mambo, mais un mouvement oscillatoire, droite-gauche, piqué et libre, qui suppose les genoux mobiles et les collants. Les jeunes Françaises grandissent : elles peuvent donc glisser du talon aiguille au talon plat pour mieux faire, quand un garçon les embrasse, ce geste délicieux, se mettre sur la pointe des pieds, se pendre à son cou. La musique de ce temps-là portait en elle la nostalgie immédiate du présent. Qu'est-ce que la mélancolie d'une fille de dix-huit ans racontée en 2 minutes 35 ? Chaque chanson est un mini-scénario, chaque photo un kaléidoscope de vie. Quand on parle d'une maison hantée devant la reine Bardot, elle dit : « Je veux l'acheter ». Et si l'on fait parfois l'amour à la hâte, encore un peu habillé, ce n'est plus l'empreinte d'un bouton qui reste sur la peau, mais celle d'une fermeture éclair. Peut-être est-ce la dernière époque où les larmes furent douces. ●●●

●●● En regardant les photos de Jean-Marie Périer, on voit défiler les compagnons d'une libération légère où il fallait retenir la nuit jusqu'à la fin du monde. Jean-Marie Périer est un photographe du présent : il capte l'innocence quand elle ne sait pas encore qu'elle va devenir un mythe. La réalité photographique est un juke-box : pressez le bouton, et vous avez devant vous, pour toujours, Chuck Berry et Vince Taylor, James Brown et Brian Jones, Little Stevie Wonder et Bob Dylan. Il n'a pas accompagné le mouvement, puisqu'il était lui-même dans le mouvement, frère de combat des tendres guerrières, des beaux soldats du rock. Peut-être a-t-il été le photographe de guerre de la première génération sans guerre : Johnny Hallyday pouvait bien être appelé au 43e BRI à Offenbourg, ce sont les amplis qui crachaient, pas les fusils.

En parcourant cet album, on retrouve l'articulation nerveuse des années 60, celle qui conduisit de la géométrie italienne de 1962 au Swinging London de 1966. En même temps que des blondes en collant noir jaillissent des hélicoptères de *Goldfinger*, voici les gadgets de l'Op'Art, les mannequins de Catherine Harlé et les nuques taillées par Vidal Sassoon, la sophistication anglaise, la bande du Drugstore, les ray-bans et les pattes d'eph'. Le Ve Plan était en cours, Georges Pompidou dormait à Cajarc, on inventait Parly II et le Concorde-Lampes blob, Minimokes et robes Courrèges. Est-il vrai, comme je l'ai lu, que Jean-Marie Périer fut parmi les premiers, avec Françoise Hardy et Claude François, à réserver un appartement dans la toute nouvelle tour Montparnasse ? Joris Ivens, au nord du 11e parallèle, filmait la Flak vietcong. Jacques Dutronc chantait *Les Cactus*, Renoma lançait le costume LSD. Un monde se regarde, mais son narcissisme est dénué de paranoïa. Les Rolling Stones en 1966, c'est un mouvement, des choses ont été dites, beaucoup restent à venir. Il y a dans ces photos des détails saisis, les ballerines rouges de Sylvie Vartan, les poignets de chemise à doubles boutons de John Lennon, et surtout une façon de travailler l'éclairage, les oranges fluo, la nuit bleutée, comme une signature sur l'air du temps. Certaines poses ressemblent aux chansons de Jacques Dutronc : jeux de mots, jeux d'images. Eddy Mitchell joue au cow-boy, mais derrière les santiags on remarque une 2CV. Sylvie lit un livre sur un freeway américain, mais c'est l'édition Pléiade de Marcel Proust. Impériale, Françoise Hardy passe comme une Lady Shrimp du silence émouvant.

J'aime surtout le pouvoir d'énigme de ces photos. Beaucoup sont faites pour amuser. D'autres saisissent la légèreté grave de jeunes êtres qui avancent. Ce sont des carnets, des fragments d'autobiographie, des lettres déposées à la poste restante du temps. Un photographe, comme un écrivain, montre en s'effaçant. On peut imaginer que ce qui est à lire entre ces images, c'est le roman de l'homme qui a vu, n'apparaît jamais, et dit : je viens de ce pays, de cette lumière et de cette ombre, cherchez entre tous ces visages ceux que j'ai aimés.

Marc Lambron

En mai 1962, alors que je traînais à La Belle Ferronnière, un bar de la rue Pierre-Charron, Daniel Filipacchi, dont j'avais été l'assistant photographe dans les années 50, me proposa de collaborer à « un petit journal de musique ». J'arrivais d'Algérie, où j'avais fait mon service militaire, et je travaillais comme photographe à *Télé 7 jours*, ce qui, pour un jeune homme de vingt-deux ans, était considéré comme une « situation ». Lassé d'immortaliser Catherine Langeais sur fond de velours bordeaux, je sautai sur la proposition de Daniel. Je ne pouvais pas savoir qu'il me faisait là le cadeau des douze plus belles années de ma vie.

Le premier numéro, entièrement composé de photos fournies par les maisons de disques, fut tiré à cent mille exemplaires. Par la suite, Daniel et son associé Frank Ténot durent en réimprimer autant pour satisfaire la demande. Un an plus tard, ce journal tirait à plus d'un million d'exemplaires. La nouveauté visuelle apportée par Régis Pagniez, le directeur artistique, et la liberté que Daniel et Frank ont laissée à la photographie ont fait le reste. Liberté dont je leur serai toujours reconnaissant, car pendant douze ans ils ne m'ont jamais fixé aucune limite, tant d'imagination que de moyens. Très peu de photographes ont eu ce privilège, je ne l'ai d'ailleurs jamais retrouvé depuis. Dans les années 50, on passait sans transition de l'enfance à l'âge adulte. La découverte de l'adolescence en tant que « marché » date du début des années 60. C'était un public neuf, attentif et très ouvert.

L'émission « Salut les copains », que Daniel animait tous les après-midi de 5 à 7 heures, était la plus populaire auprès de ce jeune public, et comme toutes les semaines il leur expliquait ce que je faisais, dans quel pays j'étais, et avec quel chanteur, du jour au lendemain, je me retrouvai aux premières loges de cette époque singulière, nanti d'un statut de « star » un peu surévalué qui m'aurait sûrement tourné la tête si je ●●● n'avais été étroitement entouré du flegme de Daniel et de l'humour de Régis. Je faisais le tour du monde dans tous les sens à longueur d'année, passant de Johnny aux Beatles, de Sylvie aux Rolling Stones. Et pendant les tournées en France, lorsque dans les rues je levais les yeux, je pouvais voir les chambres des adolescents recouvertes des photos dont j'étais l'auteur. Ma chance fut d'avoir connu presque tous ces artistes à leurs débuts, après quoi je n'ai eu qu'à suivre la trajectoire de leurs fulgurantes carrières. « He's a friend of the boys ! », c'était la phrase que Jo Bergman, la coordinatrice des tournées des Stones, lançait aux organisateurs lors de mes arrivées. Ces quelques mots valaient tous les *pass*, ils ouvraient toutes les portes.

Mais ma vraie chance fut surtout, à l'époque, de réaliser que j'avais de la chance, ce qui explique pourquoi je ne suis pas très enclin à la nostalgie. Quoique... Lorsque je revois ces images, elles évoquent une liberté, une insouciance, une naïveté qui me rappellent ce temps où je ne travaillais que pour m'amuser en me consacrant très sérieusement à des choses qui ne l'étaient pas.

Ce livre n'a pas pour vocation de raconter *Salut les copains* ni de faire une synthèse de cette décennie, mais plutôt d'évoquer ce que j'ai vécu, en revoyant les visages de tous ces gens que j'ai eu le privilège de rencontrer lorsqu'ils étaient très jeunes. J'avais leur âge, mais le statut d'enfant de la balle dont je bénéficiais grâce à mon père, François Périer, m'avait conduit à croire que l'univers du spectacle n'avait aucun secret pour moi. Face à leur insolence, à leur énergie, à leur candeur, bref, face à leur talent, moi qui pensais tout savoir, j'ai tout appris d'eux.

Je les en remercie, ils m'ont fait cadeau de *Mes années 60*.

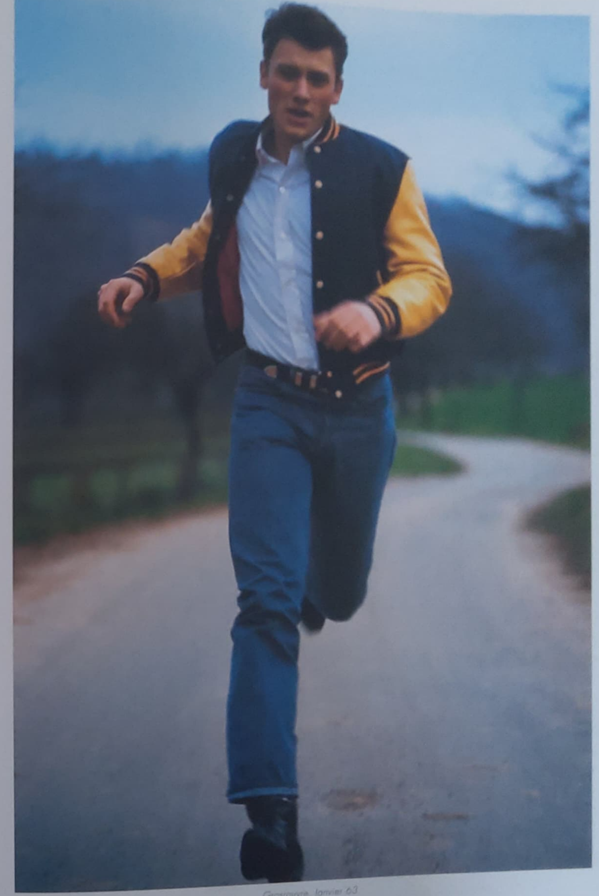
J.-M.P.

Johnny Hallyday

Par une nuit de Noël à Oran, durant la guerre d'Algérie, alors que j'étais de garde dans les locaux de la télévision, j'ai entendu pour la première fois *Retiens la nuit*. Je ne connaissais pas encore Johnny Hallyday, je n'ai jamais oublié la chanson. Notre première rencontre date de juillet 62. Daniel Filipacchi m'avait arrangé un rendez-vous chez lui, avenue Paul-Doumer, à 13 heures. Immeuble bourgeois, le secrétaire-major-dome qui m'ouvre est un peu précieux. Il est au courant, je suis attendu. Il me serre le bras très fort en m'entraînant à travers un appartement sans vraie personnalité chauffé à blanc par le soleil d'été. Sans dire un mot il me pousse dans une chambre sombre et referme la porte. Les bruits de l'extérieur sont étouffés par d'épais rideaux, j'attends, sans bouger. Au milieu de la pièce, je distingue maintenant un grand lit de trois mètres de large. Au milieu, les cheveux blonds de Johnny qui dort. Sans faire de bruit, je m'assieds sur une chaise au design futuriste. Les vêtements qui traînent par terre dégagent une forte odeur d'eau de Cologne. Je n'ai jamais été particulièrement timide, mais c'est quand même la première fois de ma vie que je me trouve dans la chambre d'un inconnu endormi. N'osant ni rester ni sortir, je reste un long moment assis, m'offrant ainsi des crampes mémorables. C'est alors qu'il se réveille. Immédiatement, il s'assoit sur le rebord du lit et tourne la tête vers moi. Il me regarde sans me voir, nullement surpris par ma présence, puis il attrape une cigarette sur la table de nuit et me dit calmement, comme si on se connaissait depuis toujours : « T'as pas du feu ? » Après quoi, j'en ai pris pour douze ans. Malgré les innombrables moments vécus ensemble, il m'est toujours resté cette impression de relation précaire, de connivence provisoire, comme des instants volés. Même aujourd'hui, à chaque fois que je le retrouve, le plaisir est intact et l'échange immédiat, mais lorsque je quitte la pièce je sens bien qu'il m'oublie.



Johnny existait avant Salut les copains, et sans lui ce journal n'aurait pas vu le jour. Grosrouvre. Janvier 63.



Grosrouvre. Janvier 63



*Johnny Hallyday,
ou l'art d'être seul
même en étant
très entouré.
Paris. Septembre 65.*



Il aimait bien s'amuser à jouer à James Dean, mais il n'était pas dupe. C'est, du reste, un défaut qui lui est étranger. Quand quelqu'un qu'il ne connaît pas vient vers lui, instinctivement il sait tout de suite qui c'est. Grosrouvre. Janvier 63.



Grosrouvre. Janvier 63.



Grosrouvre. Janvier 63.



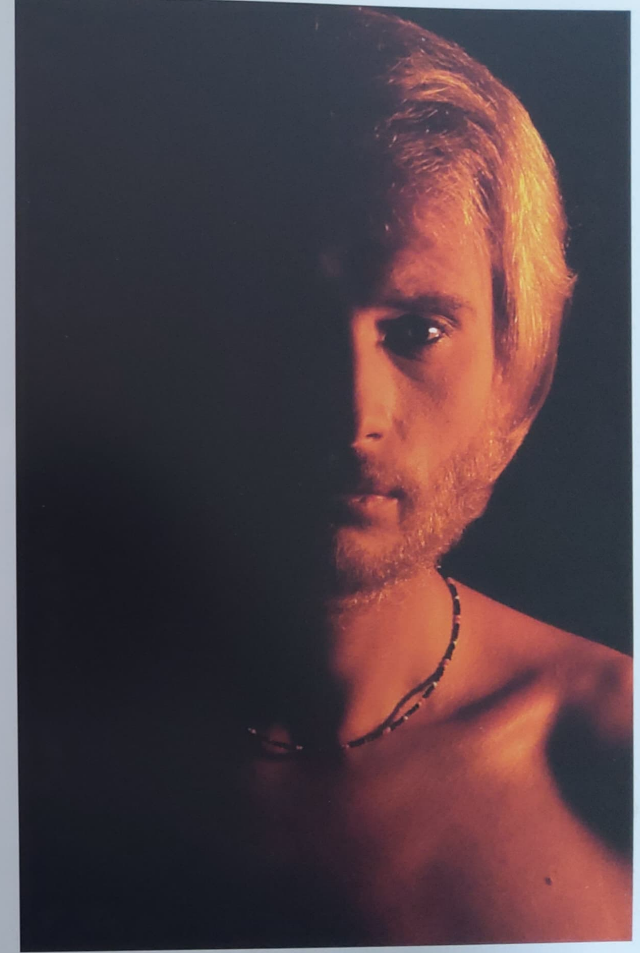
Paris.
Septembre 65.



À droite, au premier plan, on voit Ticky Holgado, son homme à tout faire, qu'on retrouve plus tard avec Claude François, et, derrière lui, Jean-Pierre Bloch, du temps où il était le secrétaire de Johnny. À gauche, le flic n'est pas Noël Roquevert. Décembre 66.



On a souvent dit de lui qu'il était un caméléon. Je ne dirais pas qu'il suit les modes, mais plutôt qu'il les joue, un peu comme un comédien. Paris. Septembre 68.



Paris. Janvier 69.



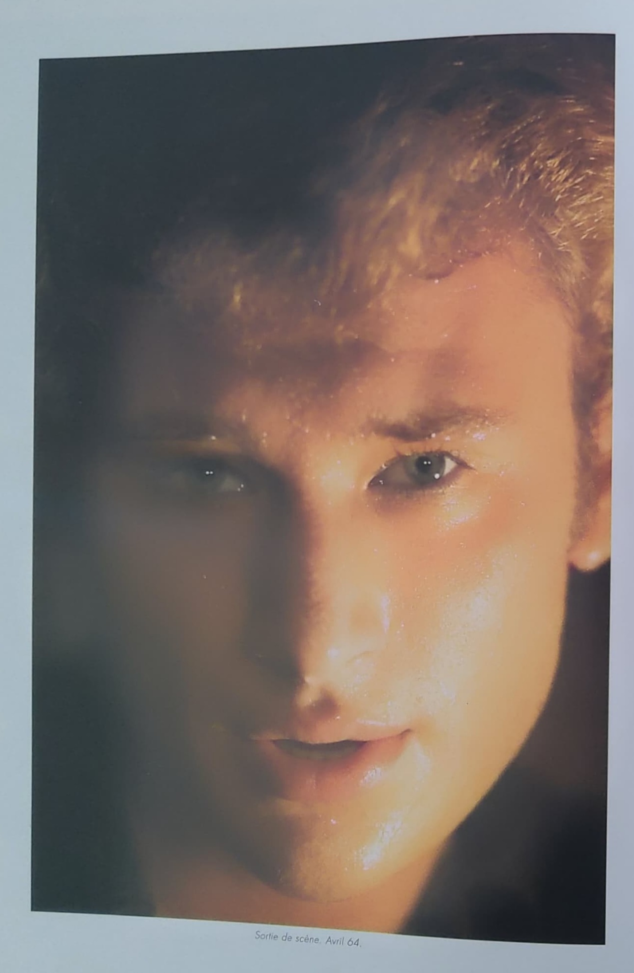
Il appréciait le Mexique, parce que, là-bas, il n'était pas Johnny Hallyday. Il pouvait prendre un verre avec un type qu'il ne connaissait pas. On lui foutait la paix. Septembre 71.



Paris, Septembre 67.



Italie pendant le tournage du Spécialiste. Août 69.



Sortie de scène. Avril 64.

Le jour où Johnny est mort.

J'ai toujours aimé les tournées d'été, cette sensation exceptionnelle de travailler quand les autres sont en vacances. Juan-les-Pins un 31 août, la tournée de Johnny touche à sa fin. Nous sommes depuis plusieurs jours sur la Côte d'Azur, c'est-à-dire dans un nid de filles et de boîtes de nuit. Il n'a pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures lorsqu'il sort de scène, les cheveux blonds plaqués au visage par la sueur. Il entre dans sa loge et me dit : « Allez, viens, on va à Tarbes ! » Si vous prenez le temps de regarder une carte, vous verrez que de Juan-les-Pins à Tarbes la route n'est qu'une succession de nouilles sur 600 kilomètres. Jeune et inconscient, j'accepte.

Et nous voilà partis en trombe dans sa rutilante Lamborghini Miura. Examinons l'affaire : ce bolide, conçu comme un tombeau, m'allonge à quelques centimètres du sol. Le réservoir d'essence me couvre des pieds jusqu'à la taille et derrière la nuque, à travers une vitre transparente, le moteur pistonne, coulisse et cliquette à 10 centimètres de mon occiput. Tout ça tient du miracle, une sorte de mobile de Calder lancé à 300 à l'heure. Et, au volant, ce cher Jo, bien décidé à ne négocier ni avec les feux rouges ni avec les virages. Cette nuit, qu'on se le dise, la route n'est qu'à lui seul.

Or nous sommes maintenant le 1er septembre, et il faut voir le spectacle d'une Lamborghini lancée à 220 lors d'une nuit de retour de vacances. À gauche, il y a un mur de voitures collées les unes aux autres ; à cette vitesse, la vision frise l'attraction de foire du Trône. À droite, de grands champs vides, lunaires, calmes comme l'éternité. Johnny n'en a cure, les maxillaires bloqués, comme son pied sur l'accélérateur. Sa tête est déjà à Tarbes, son cœur est à Sylvie, sa mort est à James Dean. Quant à mes miches, elles sont bien là… et elles n'en mènent pas large. Une nuit entière les deux pieds enfonçant un frein imaginaire et la main crispée sur une poignée de porte, ça vous rabaisse les prétentions d'un homme. Stop au soleil levant dans un bar de campagne. Il faut voir l'entrée de Johnny en costume de soie noire sous l'œil interloqué des gens du matin. Dans cet univers enfumé de Formica et de tartines beurrées, il est comme l'apparition irréelle d'une soirée folle qu'ils ne vivront jamais. Tout geste « normal » de sa part, un sourire, une poignée de main, tout devient spectacle. L'exubérante patronne, n'osant lui parler directement, s'accroche à moi pour que j'intercède afin qu'il vienne voir la « petite ». Johnny sourit pour me libérer.

Au bout d'un couloir pâle, il y a une porte que la matrone pousse sans ménagement. L'ampoule du plafond dispense une lumière blafarde. Tous les murs sont recouverts de photos de Johnny. Beaucoup sont de moi, ça m'impressionne. Lui ne les voit pas, il allume une autre cigarette.

La dame secoue l'épaule d'une enfant de treize ans qui dort. « Muriel, regarde qui est là ! », dit-elle en arrachant une photo du mur. Elle la tend à Johnny pour qu'il la signe. Il s'assoit calmement sur le lit en souriant à la môme qui cherche à sortir du sommeil. « Bonjour, Muriel », lui dit-il en griffonnant un autographe. Elle croit qu'elle rêve, il se relève, il est trop grand dans la pièce. Tandis que la voiture démarre, je la vois qui sort sur le trottoir en triturant sa chemise de nuit ; les yeux mouillés, elle regarde le monstre noir qui s'éloigne comme s'il lui glissait des mains.

Puis à nouveau la route jusqu'au virage flanqué de cette hypothétique flaque d'huile qui propulsera le bolide à 160 chrono contre le tronc d'un arbre qui n'attendait que ça. Je l'ai vu venir, cet arbre, pointant le doigt vers moi tandis que la voiture se lovait autour de lui. Pendant que je m'extrais du pare-brise que j'avais allègrement traversé, je vois Johnny qui s'éloigne de l'engin d'un pas hésitant. Il titube, ombre noire, fantôme du matin, et c'est alors que je réalise qu'il est en train de vivre sa mort. Naturellement, c'est en Cinémascope. Il fait un ou deux pas de plus, puis met un genou en terre, bascule sur le côté, s'affale sur le dos, et, pour finir, ses bras retombent en croix, moitié bitume moitié gazon. Minutage parfait, le moment est hautement cinématographique. Elia Kazan n'aurait pas fait mieux, James Dean peut aller se rhabiller. Pendant ce temps, à quatre pattes dans l'herbe, mon film à moi est, lui, bien français. Il n'intéresse d'ailleurs aucunement la foule de vacanciers qui descendent des voitures, se précipitant vers Johnny pour être aux premières loges. Pour eux, c'est bien de spectacle qu'il s'agit, ce n'est pas tous les jours qu'on voit mourir une star. Enfin debout, je réalise que je suis couvert de sang. D'ailleurs, suis-je encore vivant ? Pour en avoir le cœur net, je m'approche de la foule qui s'organise autour de Johnny. Pour un peu, ils vendraient des frites et des tee-shirts souvenirs. Une mère de famille me rassure : « L'arcade sourcilière, ça pisse toujours beaucoup », me dit-elle vite fait avant de replonger dans la meute. Maintenant, l'inquiétude me gagne : dans quel état Johnny est-il ?

J'avance dans la mêlée, arborant ma blessure comme un coupe-file lorsque je l'aperçois au sol, les bras en croix, vivant les dernières images du film. Évidemment, sur l'instant, loin de moi toute idée d'en rire, sa mort est bien réelle. J'y crois tout comme lui, jusqu'au moment où, entrouvrant un œil, il revient à la réalité. Il s'assoit et se rend compte qu'il n'a rien. Puis, en me voyant ensanglanté, instinctivement il change d'histoire, de rôle, de scénario. Il est toujours James Dean, mais bien vivant et, comme à la fin de La Fureur de vivre me voilà dans le rôle de Sal Mineo, sur le point de mourir. Il se lève, écarte la foule d'un geste et, moi qui étais debout, il me couche, retire son blouson et m'en recouvre. C'est tout juste si je n'ai pas une chaussette rouge et une bleue (voir la fin du film). Bref, en un quart de seconde il a renversé les rôles. Lui revit. Quant à moi, il serait presque de bon ton que je meure. Mon éducation avait ses limites, je suis toujours là. Johnny aussi, et c'est bien le plus étonnant quand on considère le nombre impressionnant de ses accidents de la route. La chance faisant partie du talent, incontestablement, du talent, il en a.



Décembre 66.



À droite, on reconnaît Mick Jones et Tommy Brown. Mick partira ensuite aux États-Unis former le groupe Foreigner. Avril 69.

Juillet 68.



Johnny et Jean-Paul Belmondo. Novembre 67.

On a souvent dit de lui qu'il était un caméléon. Je ne dirais pas qu'il suit les modes, mais plutôt qu'il les joue, un peu comme un comédien, souvent avec un humour qu'on ne lui reconnaît pas assez. Je me souviens que lors d'une séance en studio Sylvie s'inquiétait d'être sans nouvelles de lui depuis quinze jours. En pleine période rebelle, il était parti pour Londres avec une bande de motards, entièrement bardé de cuir noir. Des bruits venant de la rue interrompent la séance, et voilà Johnny qui entre dans le studio. Quelle apparition ! Nous sommes au début de la vague hippie, et sa tenue, à elle seule, est un résumé de tout le mouvement.
C'est un délire de velours frappé, de soie fleurie et de plumes en tout genre, électrique, psychédélique, un véritable arbre de Noël. C'est alors qu'il s'arrête au milieu du studio. Emphatique, il écarte les bras, et dans un large sourire il dit : « Sylvie, voilà ton nouveau Johnny ! »



La chanson disait : « Je suis seul... Désespéré... » Novembre 67.



Un jour, je l'ai vu faire se lever dix mille personnes rien qu'en levant les deux index. Novembre 67.

France Gall

La première fois que je l'ai rencontrée, elle devait avoir seize ans, et j'ai très mal connu la petite fille qu'elle était. Par la suite, je l'ai beaucoup photographiée pour *Mademoiselle Âge tendre*. Ma sœur Anne-Marie considérait à juste titre que France était l'exemple type de ce que demandaient les adolescentes, qu'elle était la plus fidèle représentante de leur mode. Aussi femme que Sylvie, elle avait l'air plus accessible. Plus enfant que Sheila, elle ne donnait pas l'impression de suivre la mode, mais plutôt celle de jouer à s'habiller. Plus insolente que Françoise, elle était certainement la plus proche des lectrices de ce journal. Du reste, lorsqu'on regarde la collection, elle est dans presque tous les numéros. Pour moi, elle reste surtout en France une des rares à savoir vraiment chanter.

*France Gall.
Elle devait avoir seize ans, et j'ai très mal connu la petite fille qu'elle était.
Paris. Mai 64.*

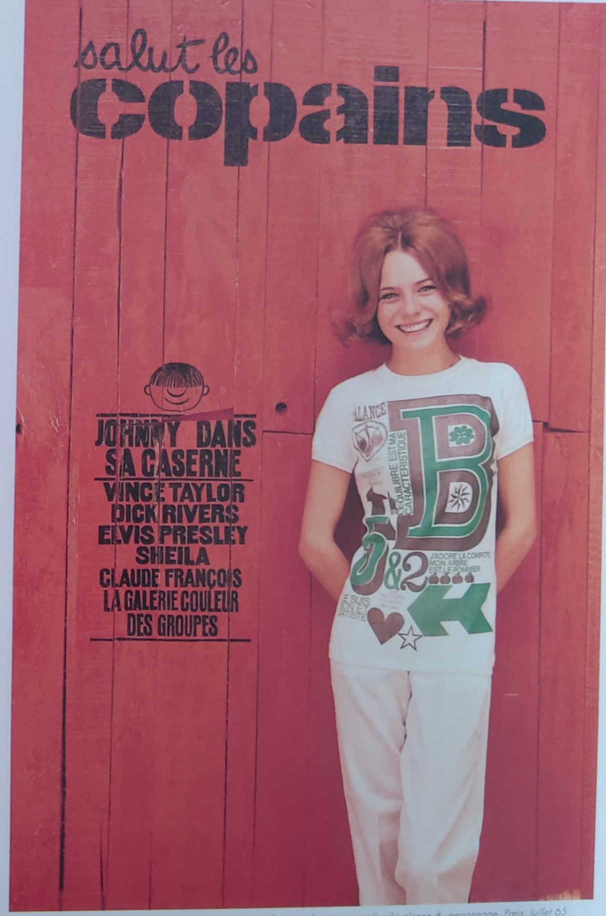




France Gall
et des amis de
vacances.
Noirmoutier. Août 64.



Elle était certainement la plus proche des lectrices du journal. Paris. Juillet 65.



C'est sûrement Gainsbourg qui, en composant pour elle, avait le mieux saisi l'ambivalence du personnage. Paris. Juillet 65.



Ma sœur Anne-Marie considérait à juste titre qu'elle était l'exemple type de ce que demandaient les adolescentes.
Paris. Décembre 66.



Elle ne donnait pas l'impression de suivre la mode, mais plutôt celle de jouer à s'habiller.
Paris. Février 68.



À gauche,
mon ami Bob Elia
dans le rôle du
Touareg.
Marrakech.
Décembre 69.

Eddy Mitchell

Septembre 68.

Eddy est à mon sens le meilleur chanteur français, et, bien que nous nous soyons un peu perdus de vue, j'ai toujours pour lui beaucoup d'estime, car, comme il est fréquent chez les gens qui se sont faits tout seuls, il est la courtoisie même. Par ailleurs, Eddy est un cas unique : il est la seule personne que je connaisse que j'aie vue passer du premier au second degré dans une même vie sans que cela lui pose le moindre problème. C'était pendant l'été 64 ; j'appelle Eddy, qui se trouve en vacances dans le midi de la France. Mon sang ne fait qu'un tour lorsqu'il m'explique qu'il vient de trouver par le plus grand des hasards un coin désertique qui ressemble étrangement aux paysages du lointain Arizona. Le sachant très connaisseur de westerns, je saute dans un avion. J'étais à mille lieues de penser tomber, en pleine garrigue, sur un authentique village de cow-boys. Un village avec tout ce qu'il faut, une rue principale, un saloon, des maisons avec patios sur lesquelles des mères en Indiennes tricotent en retenant les enfants afin qu'ils ne dérangent pas leurs pères. Ces derniers, tous habillés en cow-boys, tâchant d'oublier les vicissitudes d'une année de labeur en goûtant aux joies primaires des hordes sauvages de l'Ouest américain. Une assemblée de Français moyens dégainant des colts impeccables, se balançant des coups de poing au ralenti, cavalant sur des chevaux étonnés (il faut entendre le patron déclarer, avec l'accent méditerranéen : « Aujourd'hui, tu montes Black Star, OK ? »), vivant leurs rêves en Technicolor durant un mois de détente bien mérité. Car, si tous ces gens sont là pour s'amuser, ils le font avec le sérieux des passionnés. C'est alors qu'Eddy apparaît, marchant dans la poussière de l'après-midi. Ce n'est pas une arrivée, c'est une entrée en scène : éclairé à 90 degrés sous un chapeau savamment incliné, le jean élimé là où il faut, le colt alangui à la taille, la botte épousant le mollet. Richard Widmark n'aurait pas fait mieux. Le sens du détail poussé à ce point, ça force le respect ! Et nous voilà partis à la recherche de ce coin d'Arizona niché en plein cœur de la France. Nous arrivons dans une sorte de terrain vague au milieu duquel il y a effectivement une sorte de rocher qui pourrait, avec beaucoup d'imagination, rappeler l'Ouest américain. On est quand même loin de John Ford : en arrière-plan, on peut voir l'autoroute surpeuplée de vacanciers essoufflant des Simca 1000. Bref, emporté par son rêve, il décide de me montrer comment, au temps de la Ruée vers l'or, on se servait de son colt sans dégainer, à travers le holster. Il se concentre, les jambes en arc de cercle, la hanche mobile, le doigt nerveux, et, tel l'éclair, sa main plonge sur la crosse du revolver, et, dans une position que John Wayne n'aurait pas reniée, il tire. Le coup part… et la maudite balle lui entre dans le mollet droit. Attention ! Je ne sais pas si vous réalisez le nombre d'heures nécessaires, dans des salles obscures, les yeux rivés sur des séries B doublées dans un français approximatif, pour avoir le réflexe qui est le sien. Dans un élan de sincérité absolue, un cri s'échappe de sa poitrine : « Merde, je suis touché ! » En plein milieu de la campagne française, par la seule ténacité de son imaginaire, c'est comme si tout à coup nous étions entourés d'Indiens. Je crois même avoir regardé alentour. Hélas, tout rentre dans l'ordre lorsqu'il se penche vers sa blessure ; on relève le jean, la chaussette Stem noire transparente apparaît et sous les poils collés on distingue la balle nichée sous la peau. Dare-dare on revient au village. Adieu les apparences, derrière le local du shérif nous sautons dans la DS 19, direction l'hôpital. Nous sommes jeudi, c'est-à-dire jour de congé des écoles. Dans une vaste salle d'attente, mamans et nounous attendent en compagnie des enfants. On imagine le succès de l'entrée d'un cow-boy blessé, et, comme Eddy tente de se faire discret sous son chapeau incliné, la porte vole littéralement en éclats et sa femme de l'époque arrive en Indienne et se met à hurler, prenant les mères à témoin : « L'autre jour, il m'a tiré dans le plafond du salon. Un jour, il va me blesser un gosse… Etc. » Eh bien, c'est le même Eddy qui pose plus tard en cow-boy français, s'amusant de lui-même comme il le fera toute sa vie, tout en vivant son rêve au point de devenir bientôt l'acteur que l'on sait. J'espère qu'il ne m'en voudra pas d'avoir relaté cet épisode qui reste un de mes meilleurs souvenirs.



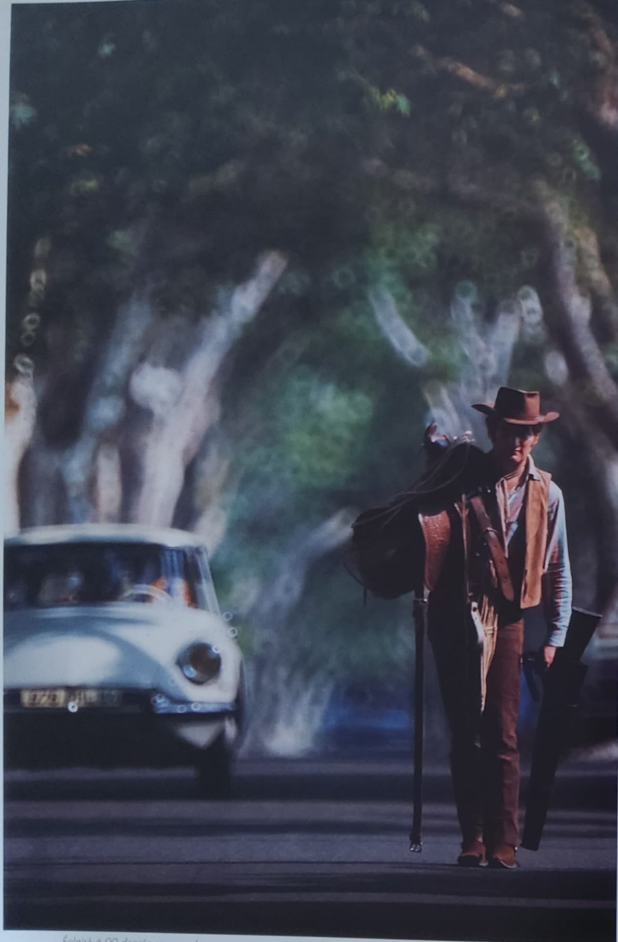
J'étais à mille lieues de penser tomber, en pleine garrigue méditerranéenne, sur un authentique village de cow-boys. Septembre 68.

Eddy était le seul capable d'agir au premier degré tout en riant de lui-même. Septembre 68.

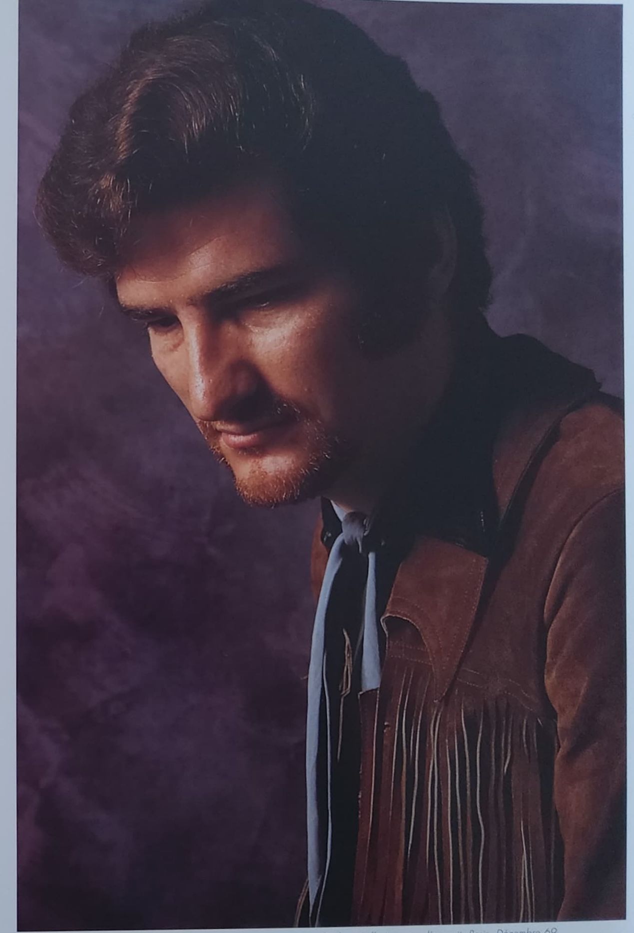
Eddy avant qu'il se tire une balle dans le mollet. Septembre 68.



Eddy Mitchell en cow-boy dans la France profonde. Même les voitures ont l'air sidéré. Septembre 68.



Éclairé à 90 degrés sous un chapeau savamment incliné, le jean élimé là où il faut, le colt alangui à la taille, et la botte épousant le mollet. Richard Widmark n'aurait pas fait mieux. Septembre 68.



Passionné de cinéma, il a vécu son rêve au point de devenir l'acteur que l'on sait. Paris. Décembre 69.

Lorsque je lui demande de me décrire sa perception des choses, il me répond : « Tout va bien, les notes de mon piano ont chacune une couleur. »
Paris. Septembre 71.

Gilbert Montagné

1967. Le destin de ce garçon aveugle de dix-neuf ans se retrouvant en haut de l'affiche en quelques mois me fascine. Pendant une tournée, il me dit qu'il rêve de retourner à Miami, la ville dans laquelle il a passé son enfance, afin de « revoir » la première femme de sa vie. Je n'ai jamais côtoyé de « non-voyant », et dans l'avion pour New York cette responsabilité nouvelle me panique un peu. J'ai la désagréable impression que si je m'écarte d'un mètre de lui il est perdu. Très vite, je réalise qu'il est beaucoup plus à l'aise que moi. Lorsque je lui demande de me décrire sa perception des choses, il me répond : « Tout va bien, les notes de mon piano ont chacune une couleur. » Sur la route de Miami, il est débordant d'enthousiasme au sujet de cette femme qu'il a aimée quand il avait seize ans. Il m'en fait une description des plus séduisantes. Sa tendresse, sa sensualité, son humour... Je suis impatient de rencontrer cette merveille. Arrivés à Miami, il se révèle que l'endroit dans lequel elle travaille est situé dans les faubourgs de la ville. Plus on avance, plus l'environnement se dégrade, et finalement, en fin d'après-midi, nous arrivons devant un petit bar qui se détache sur le ciel rouge. Chef-d'œuvre de l'art kitsch des années 50, cet endroit laisse à désirer quant à l'atmosphère. La dame qui s'avance vers nous avec un large sourire est opulente, d'une cinquantaine d'années, au physique anodin. Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, elle s'assoit avec nous en lui tenant les mains. Au fur et à mesure qu'avance la soirée, je découvre chez elle les qualités de cœur qu'il m'avait tant vantées. Son regard est magnifique, elle est chaleureuse et pleine d'humour, leur connivence fait plaisir à voir. Je réalise alors qu'à cause de son apparence, moi, dont le métier consiste à voir, c'est parce que j'ai des yeux que je ne l'ai pas vue.





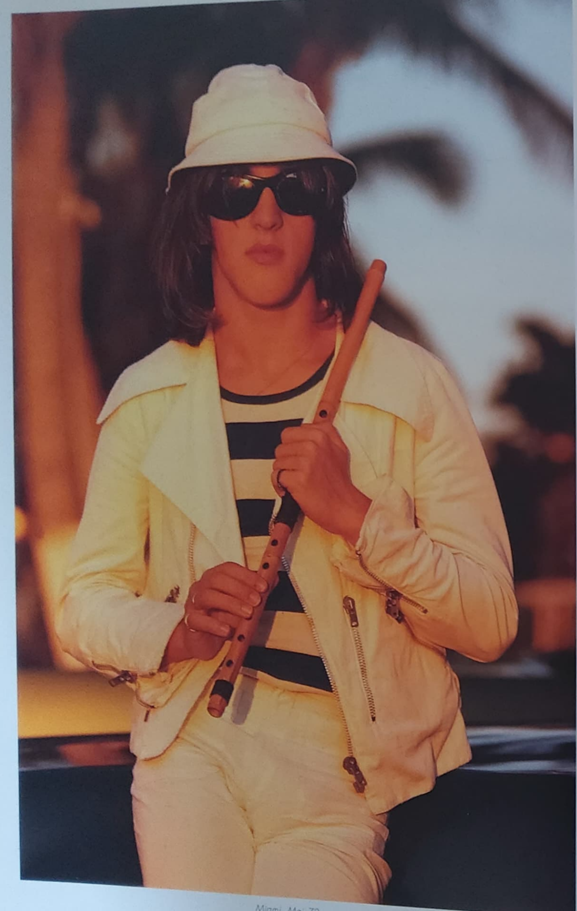
Il rêvait de retourner à Miami pour « revoir » la première femme de sa vie.
Paris. Septembre 71.



J'ai la désagréable impression que si je m'écarte d'un mètre de lui il est perdu. Très vite, je réalise qu'il est beaucoup plus à l'aise que moi.
Miami. Mai 72.



*Avec Bob Elia,
une fois de plus en
pleine réflexion.
Paris. Septembre 71.*



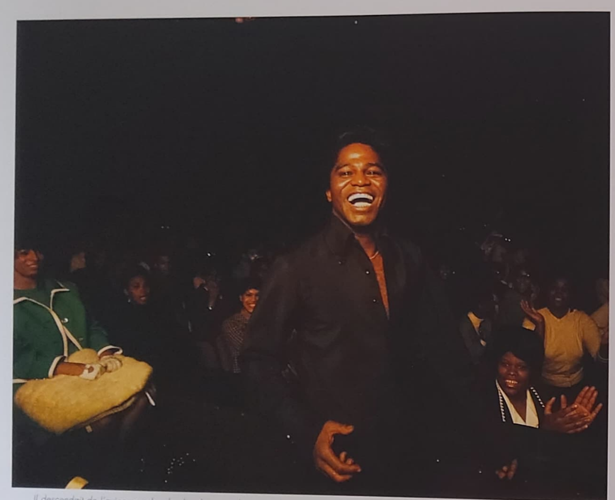
Miami, Mai 72

Miami, Mai 72.

James Brown

C'était l'année de *It's a Man's World*. Il était en couverture de *Life Magazine*, qui titrait : « James Brown est-il le Noir le plus important des États-Unis ? » Nous avions obtenu un rendez-vous d'un quart d'heure, ce qui, paraît-il, était déjà beaucoup. Dans les prairies organisées de Long Island, je sonne à la porte d'une maison type « Blanche-Neige », avec tour médiévale en stuc et fausse rivière peuplée de poissons chinois sidérés du voyage. La dame qui m'ouvre est aussi noire que sévère, elle me conduit à travers des pièces aux couleurs hasardeuses, dont les murs sont recouverts de peintures naïves représentant l'artiste en boxeur, en marin, en prophète et autres démonstrations picturales d'idolâtrie béate. La dame m'indique dédaigneusement un escalier menant vers un gymnase souterrain aux proportions surréalistes. Une trentaine d'hommes en complet-veston munis d'attachés-cases font la queue, attendant avec le recueillement souhaité une entrevue avec Sa Majesté, laquelle est allongée sur une table de massage pendant qu'un costaud râblé-nerveux lui tire sur les cheveux avec de la graisse d'oie afin d'en éliminer toute ondulation, crans ou autres bouclettes. Une heure se passe durant laquelle j'assiste de loin aux requêtes, aux marques d'allégeance... Bref, c'est un roi. Mon tour arrive, et c'est le cœur battant que je m'approche tandis qu'un secrétaire stylé lui glisse à l'oreille que je suis ce photographe français venu de Paris, etc. Il relève la tête et me jette un regard sombre. Je crois être doté d'un goût assez prononcé pour l'aventure, mais là, je vous l'avoue, je me sens très loin de chez moi. Voilà qu'il me sourit et me fait signe d'approcher. On ne discute pas les désirs d'un prince, je fais un pas vers lui alors que du doigt il indique ma tête. « You've got beautifull hair » (Vous avez de beaux cheveux), me dit-il et je ne saurai jamais pourquoi. Ce quart d'heure est devenu dix jours, il ne voulut plus me lâcher. Il m'emmena avec lui dans sa tournée, qu'il rejoignait tous les jours aux confins de l'Amérique dans son avion privé. Comme je lui demandais pourquoi il faisait quotidiennement deux mille kilomètres au lieu de rester avec sa troupe, il me confia que le râblé-nerveux qui soignait sa chevelure avait peur des voyages ; c'est pourquoi il revenait tous les soirs jusqu'à Long Island, parce que, bien sûr, personne au monde d'autre que lui n'avait le droit d'effleurer sa toison.

James Brown, surnommé le « parrain de la soul music ». New York. Avril 67.



Il descendait de l'avion en robe de chambre, une limousine l'emmenait à la salle de spectacle, et il entrait directement sur la scène. L'orchestre avait déjà chauffé la salle depuis une heure. Kansas City. Avril 67.



Il n'était protégé que par des policiers noirs.
Kansas City. Avril 67.



James Brown dans les couloirs de l'Apollo d'Harlem, à New York. Il y avait une loge réservée pour lui à l'année. Lorsqu'il arrivait, on interrompait le spectacle et toute la salle se levait pour l'ovationner. Avril 67.



Aéroport de Long Island. Avril 67.

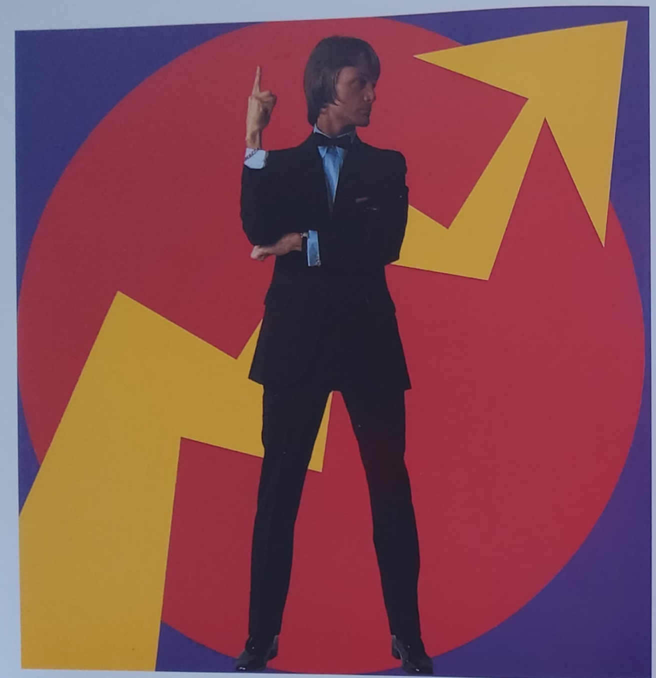
James Brown près de son avion privé. Avril 67. Aéroport de Long Island.



Claude François

À cette époque, les couloirs d'Europe1 étaient une sorte de club dans lequel on croisait tout le monde. J'y passais souvent voir Daniel Filipacchi pendant son émission « Salut les copains ». Un jour de l'automne 62, alors que je rêvassais dans les couloirs d'Europe, je vois, accompagné de son agent, un jeune inconnu, l'œil aux aguets, tenant dans sa main un disque 45 tours. Je me souviens de l'impression d'extrême nervosité qui émanait de lui, il s'accrochait à ce disque comme à une bouée de sauvetage. Il me dit qu'il ne quitterait pas cet endroit avant d'avoir rencontré Daniel ; c'était presque une question de vie ou de mort. Dans une cabine d'enregistrement, pendant que j'écoutais sa chanson (*Belle, belle, belle*), je le regardais, tiré à quatre épingles, le cheveu blond coupé au cordeau, aussi nerveux que touchant. Le soir même, j'allai avec Daniel le voir au Caramel, une boîte des Champs-Élysées dans laquelle il travaillait comme batteur d'Olivier Despax. Ce dernier, un charmant crooner de Neuilly, lui permettait en fin de soirée de chanter deux chansons. À la sortie de scène de Claude, Daniel lui promit qu'il passerait son disque deux fois par émission tous les jours de la semaine. Il faut replacer les choses dans l'époque. En 62, il n'y avait que trois stations de radio et une chaîne de télévision, et l'émission de Daniel était la seule écoutée par toute la jeunesse du pays. Pour un jeune chanteur, se retrouver « chouchou de la semaine » était déterminant. Ce moment-là, Claude ne l'a jamais oublié. Je décidai immédiatement de faire une séance de photos. Il m'emmena « chez lui », à l'hôtel Magda, rue Troyon, qui était alors un lieu de rendez-vous pour les femmes légères peuplant la place de l'Étoile. Sa chambre était dans les soupentes ; à côté, on entendait ces dames au travail. Les murs étaient recouverts de photos de lui et, lorsqu'il ouvrit son placard pour se changer, il y avait deux vestes et deux pantalons. Après une longue hésitation sur le choix du costume, il s'habilla. De ma vie je n'avais jamais vu quelqu'un mettre autant de soin pour replier un pantalon, chaque pli lissé du bout des doigts, ça lui prit au moins quatre minutes, c'était très émouvant. Par la suite, nous sommes devenus des amis. Lorsque nous étions en tournée, il tenait à ce que nous dormions dans le même lit. Ça faisait mauvais genre dans les hôtels de province, surtout aux yeux des fillettes fanatiques qui le suivaient à la trace. Pendant des nuits entières il me racontait son passé ; son parcours d'émigré égyptien me fascinait. Il avait atterri à Monaco avec sa mère, sa sœur, et son père ; dont il parlait très peu. Il jouait comme batteur dans l'orchestre de Frosio, le musicien officiel de la principauté. Tous les soirs il travaillait au casino et faisait une seconde partie au Beach. Dans la hiérarchie des coulisses monégasques, les musiciens étaient tout au bas de l'échelle. Il en avait gardé une certaine rancœur à l'égard du personnel, qui l'avait traité comme moins que rien. Le plus dur étant le contraste entre son quotidien, sa famille ne vivant que de son salaire, et le faste arrogant de la clientèle. Seul bon souvenir, le soir où une milliardaire au bronzage bleu marine perd une plaque de dix mille francs ; après avoir ramassé cette plaque, Claude rattrape la rombière afin de la ●●●

Claude François. Au temps où il travaillait au Caramel, une boîte des Champs-Élysées, comme batteur d'Olivier Despax. Paris. Mai 63.



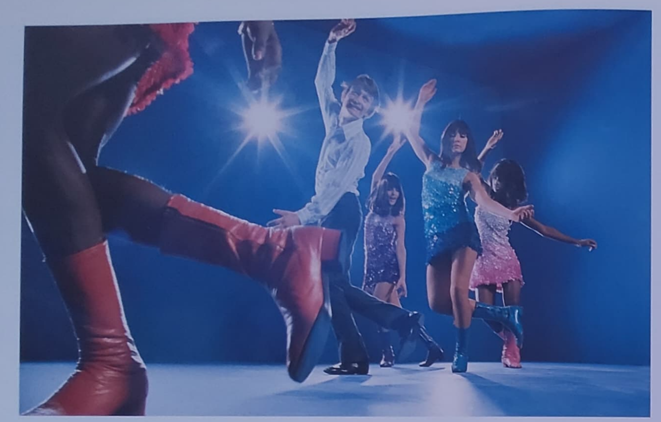
Claude nous avait demandé, au journal, de lui trouver un nom et un sigle pour sa maison de disques. Je lui avais proposé les disques Flèche : « Comme ça, si un jour tu es ruiné, tu pourras toujours réutiliser le logo. » Paris. Août 66.

••• lui rendre. D'un geste méprisant qu'elle voulait souverain, touchée par son honnêteté, la dame lui répond : « Gardez tout ! », changeant ainsi six mois de sa vie sans même y prêter attention. Après un an de succès, Claude me demande de l'accompagner : le moment tant attendu était enfin arrivé ; il devait faire une « télé », à Monaco. Parti comme un sous-fifre, il revenait pour la première fois en tant que « vedette de la chanson ». Nous voilà donc sur la route dans sa nouvelle Thunderbird, avec son agent, Paul Lederman, et moi, dans le rôle du photographe particulier que je me faisais un plaisir de jouer. Arrivé devant le casino vers 8 heures du soir, Claude sort de sa voiture. Pour la première fois, il va passer par la grande porte ; il n'en revient pas de tendre ses clés au portier. Nous descendons le large escalier qui mène à une grande salle silencieuse. En bas, dans l'ouverture de la porte, un maître d'hôtel attend les clients. Visiblement il n'y a personne, car lorsqu'il nous aperçoit de loin il claque dans ses mains, et immédiatement on entend le grand orchestre qui démarre. L'homme reconnaît maintenant l'ancien batteur, le petit Claude François devenu celui qu'on entend sur toutes les radios. Et, là, j'assiste au spectacle d'une seconde qui dure une éternité. Claude pénètre dans l'immense salle suivi par le maître d'hôtel, toutes les tables sont vides, éclairées par la lueur des bougies. Sur la scène, l'orchestre de Frosio au grand complet joue pour lui, pour le premier client. Et je me souviens de l'échange de regard entre le maître d'hôtel et Claude, qui à ce moment précis pouvait claquer du doigt et dire : « Une table, s'il vous plaît ! ». L'autre aurait alors dû obtempérer sans dire un mot. Heureusement, Claude lui a souri en lui tendant la main. Il n'a pas hésité longtemps, mais je vous jure que cette seconde, il l'a quand même vécue à fond. Un instant plus tard, il n'y avait plus de musique, et tout l'orchestre lui tombait dans les bras.



On avait passé Noël sur la côte Ouest. Il y avait de la fausse neige sur les palmiers. Le matin, par la fenêtre, on voyait les entraîneuses qui marchaient sur les tapis rouges des casinos en se démaquillant. Elles avaient des visages de néons éteints. Las Vegas. Décembre 65.





Cours de danse pour les lecteurs du journal avec les Claudettes. Paris. Février 67.



Paris. Février 67.



Paris. Février 67.



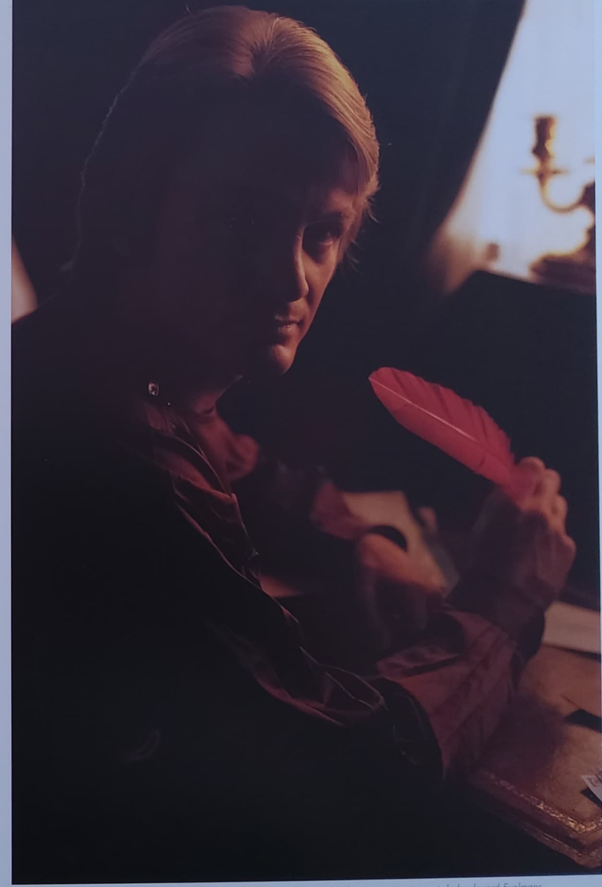
Paris. Février 67.



Je me souviens que Claude aimait beaucoup ce pull-over. Il trouvait que c'était « la classe ». San Francisco. Mars 68.



Lorsque nous étions en tournée, il tenait à ce qu'on dorme dans le même lit. Ça faisait mauvais genre dans les hôtels de province.
Paris. Janvier 66.

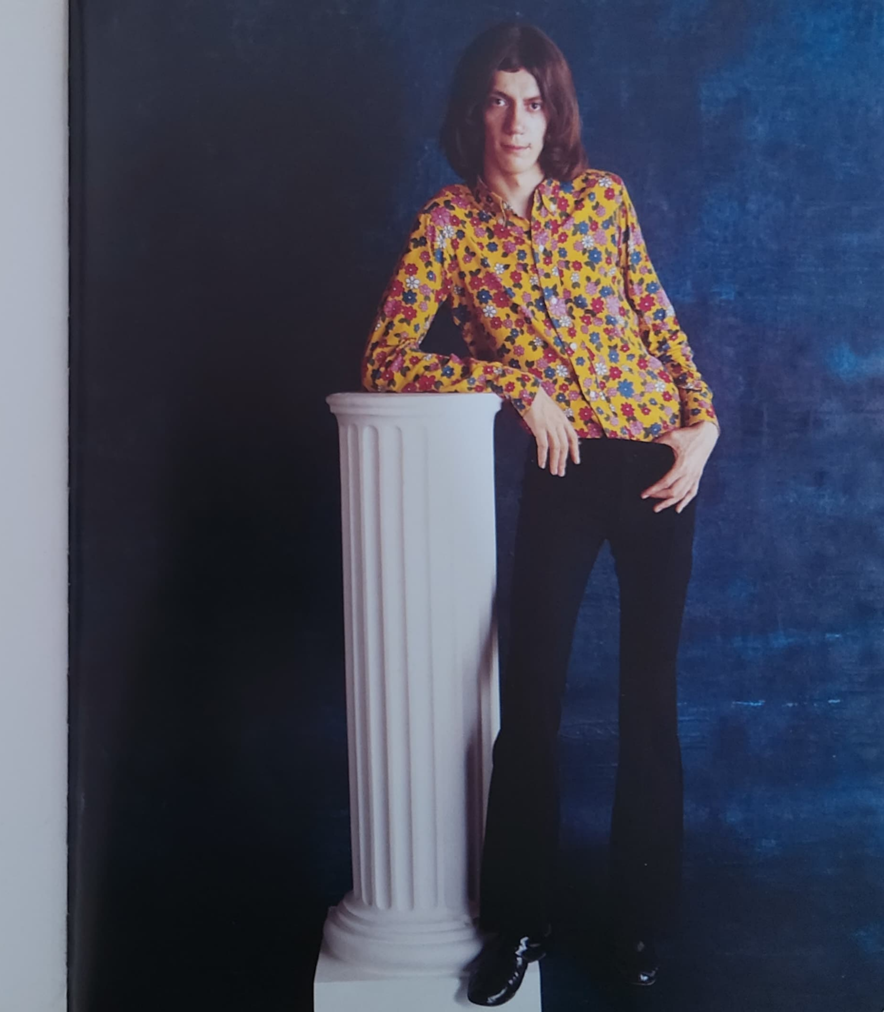


Il me semble que c'est la dernière photo que j'ai faite de lui dans son appartement du boulevard Exelmans.
Paris. Octobre 71.

Antoine est arrivé comme un ouragan dans le microcosme de la chanson dite « jeune », parce qu'il était de loin le plus cultivé. Il avait l'insolence d'un étudiant protestataire américain ; en quelque sorte, sa venue annonçait Mai 68. C'était aussi un type vraiment intelligent et libre, comme la suite de sa vie l'a prouvé. Nous nous retrouvions souvent pendant les tournées dans des villes de province. J'ai le souvenir d'une nuit d'hiver dans ma Mustang flambant neuve. Je traversais des avenues vides éclairées par les guirlandes de Noël. À la radio, on entendait Cloclo qui chantait : « Toute seule sur une plage, pauvre petite fille riche… », joli contraste. J'arrive au théâtre vers la fin du spectacle, la salle est pleine à craquer, l'entrée des artistes est encombrée de gens qui l'attendent. Je me fraye un chemin à travers les coulisses alors que le public est encore en train d'applaudir. Je croise les musiciens de son orchestre, les Problèmes, en train de plaisanter comme d'habitude, suivis de leur producteur, Christian Fechner, qui me jette un regard sombre, comme toujours. En haut, près de la loge d'Antoine, il y a des admirateurs qui attendent. Tout le monde est très excité, on entend la foule qui crie son nom dans la rue. Un long moment passe. Comme de la musique vient de la loge, je me décide à frapper. À l'intérieur de la pièce, Antoine est assis, encore en costume de scène. De sa sono de voyage retentit la voix de Bob Dylan qui chante : « Just like a woman. » En me voyant dans le miroir, il me fait un demi-sourire, puis il écoute la mélodie jusqu'au bout. Je ne peux m'empêcher de trouver très émouvant qu'un type qui sort d'une salle en délire garde l'ouverture d'esprit d'être à ce point touché par la chanson d'un autre. Aux derniers accords de guitare, il se lève et éteint la sono d'un geste. « À table ! », me dit-il dans un soupir. Il a raison, il n'y a rien d'autre à dire.

Antoine

Antoine et sa célèbre chemise à fleurs. Il apportait dans la chanson française une forme de contestation voisine de celle des campus américains. Paris, Juin 66.





Antoine et les Problèmes, lesquels deviendront les Charlots. Quelque part en tournée en France. Juin 66.



Antoine et les Bluebell Girls du Lido. Paris. Avril 66.

On pourrait dire d'Antoine qu'il est un peu le précurseur de Mai 68.
Paris. Mai 66.

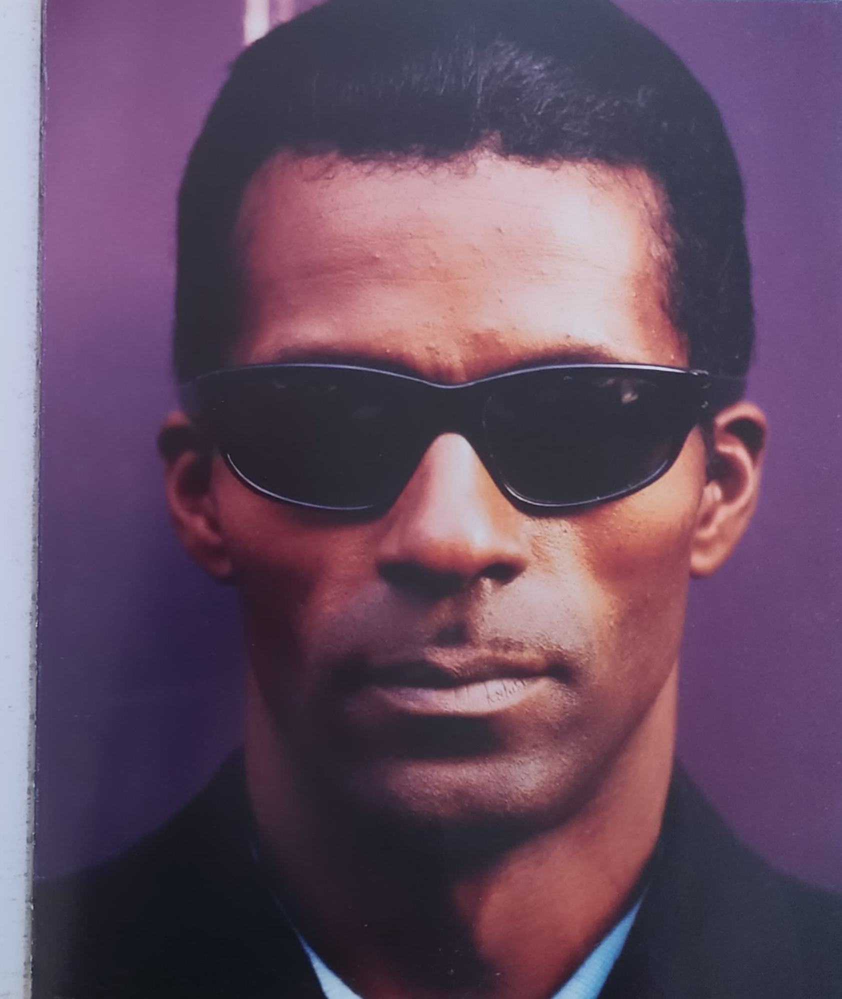


C'est peut-être cette photo qui lui a donné l'envie d'aller vivre dans les îles. Avril 66.

Chuck Berry

Chuck Berry ne brillait pas par sa générosité. J'ai fait avec lui toute une tournée dans le sud des États-Unis à bord de sa Cadillac décapotable. Sans secrétaire ni agent avec lui, il engageait des gens qu'il trouvait sur place, parfois des étudiants dans les universités pour composer son orchestre. Ravis d'accompagner une légende, ces jeunes gens n'avaient qu'à jouer la base rythmique, il faisait tout le reste. Je me souviens du jour où, à Atlanta, comme il dormait chez des amis, il me conduisit à l'hôtel. Une semaine passée dans la voiture décapotée sous le soleil de Georgie m'avait donné un bronzage à la limite du supportable. À l'hôtel, me voyant accompagné par un homme noir, le portier me fit comprendre que je n'étais pas désiré dans l'établissement. Ça reste un des plus beaux jours de ma vie.

Chuck Berry est certainement, avec B.B. King, l'artiste qui a le plus influencé les Beatles et les Stones à leurs débuts. Atlanta. Octobre 64.





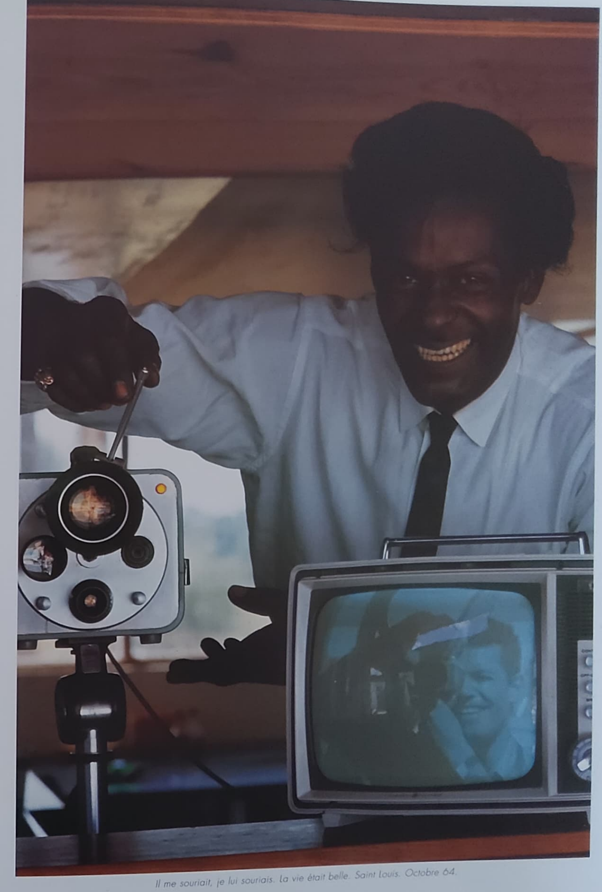
Chuck Berry « et son orchestre ». Il engageait des gens qu'il trouvait sur place, parfois des étudiants dans les universités. Memphis. Octobre 64.



J'ai fait avec lui toute une tournée dans le sud des États-Unis, dans sa Cadillac décapotable. Atlanta. Octobre 64.



Il voyageait sans secrétaire ni agent avec lui. Octobre 64.



Il me souriait, je lui souriais. La vie était belle. Saint Louis. Octobre 64.

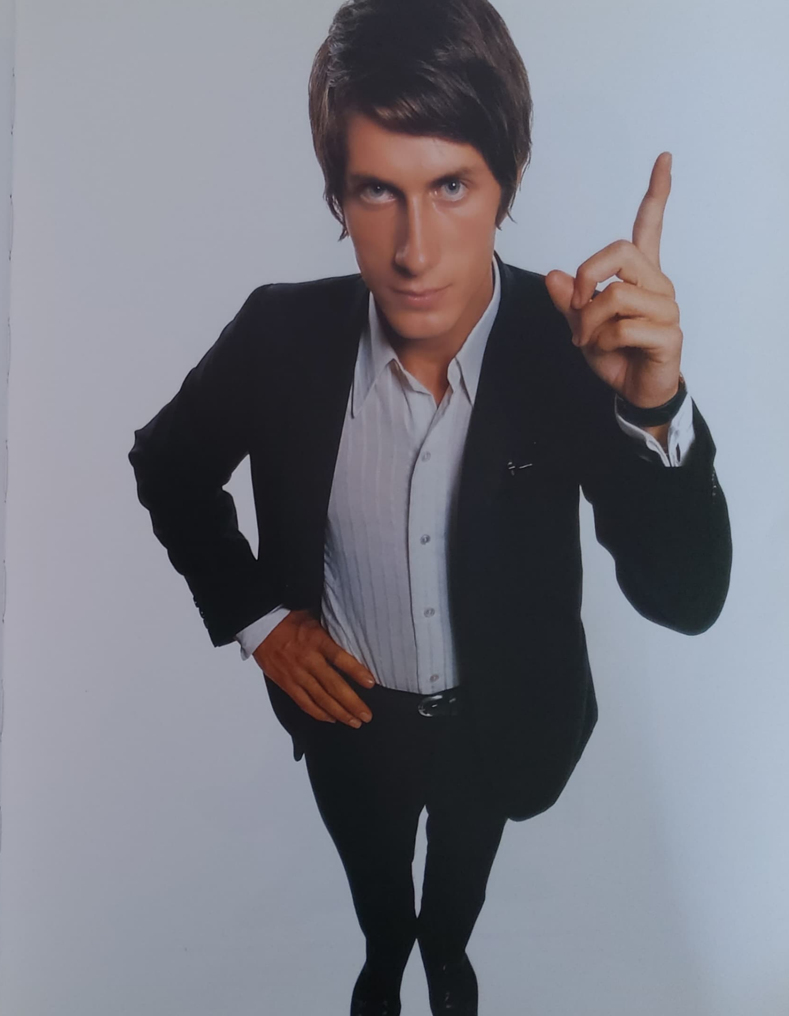


Il était très fier de me montrer les terres qu'il avait achetées pour faire construire une sorte de Disneyland du rock. Il en a d'ailleurs les plans à la main. Il m'avait demandé de ne pas faire de photos : les baraques étaient vides et les portes battues par le vent, l'atmosphère était assez désolée. Mais il était content. Saint Louis. Octobre 64.

Jacques Dutronc

Parler de Jacques est un exercice difficile. D'abord, parce qu'avec lui tout passe par le non-dit et que mes souvenirs sont composés d'une multitude de moments impalpables que l'on détruit si on les raconte. Son arrivée en 1966 a chamboulé la chanson française, en grande partie parce qu'il était le seul à ne pas être américanisé, et parce qu'il a apporté une ironie, une distance et un humour nouveaux dont il avait d'ailleurs le tact d'être la première victime. Une fois qu'il fut là, plus rien n'a été pareil. C'était une sorte de Français moyen qui ne ressemblait à personne. Un enfant gâté de la rue de Provence, ayant poussé à l'ombre de sa mère, une petite femme subtile à qui « on ne la faisait pas », et à la lumière de son père, un anarchiste nonchalant qu'on aurait dit sorti d'une photo de Lartigue ou des quais noir et blanc d'*Hôtel du Nord*. C'est sans doute pour cela que Jacques n'avait ni besoin ni envie d'Amérique. Son enfance parisienne l'avait protégé des modes. Même au début du siècle, il aurait eu sa place. Il était la suite logique de Dranem et de Maurice Chevalier. Tout jeune, s'il aimait le jazz, c'était comme un Blanc de chez nous, c'est-à-dire sans réticence envers la couleur de cette musique. Comme Eddy ou Johnny, il avait fabriqué sa propre culture par la passion du cinéma. Mais, alors que ces derniers rêvaient d'espaces lointains, lui flânait dans les séries B à la française, ému par les acteurs des seconds rôles, par ceux qui incarnaient le destin des petites gens. Très vite, j'ai été passionné par ce ludion à la provocation suicidaire qui faisait rire les salles tout en composant les plus belles mélodies tristes. C'est ce contraste permanent qui le rendait unique. Très vite, le cinéma m'est apparu comme une évidence, mais le plus dur ne furent pas les quatre années à chercher le financement (les chanteurs étant à l'époque mal vus dans le cinéma), non, l'infernal fut de le faire accepter, lui, une fois le film monté. C'était pourtant simple, j'avais une production, le plus bel acteur qui soit pour partager l'affiche, c'est-à-dire mon père, et une histoire écrite pour lui. Ça s'appelait *Antoine et Sébastien*. Il lui suffisait de dire oui. Donc, c'était trop facile. J'ai fini par attendre un après-midi entier, assis sur les marches de son appartement, son contrat à la main, jusqu'à ce que sa porte s'entrouvre. Aussitôt entré en trombe, je lui ai tendu un stylo, j'étais déterminé, ce film était prêt et on allait le faire, et ce jour-là, s'il a signé, c'est peut-être pour ne pas me vexer, car à vrai dire, même preuve à l'appui, je pense qu'il ne me croyait pas. Bien sûr, à la première prise, il était parfait, car, de même qu'un chef opérateur ne fait pas la lumière mais fabrique des ombres, un grand acteur, lui, maîtrise les silences. Il avait autant le sens des temps au cinéma que des moments dans la vie. Et Dieu sait... Un repas avec lui peut durer six heures, de cafés en pousse-café, de farces en rires, tout plutôt que de laisser mourir l'instant présent. Aujourd'hui, entre nous rien n'a changé, aussi mon parti pris et ma mauvaise foi en ce qui le concerne me conduisent à penser que depuis trente ans, si je n'avais rencontré que lui, ça me suffirait largement.

Une fois qu'il fut là, plus rien n'a été pareil. Paris, Septembre 66.





Son arrivée, en 1966, a chamboulé la chanson française, en grande partie parce qu'il était le seul à ne pas être américanisé.
Paris. Décembre 70.



C'était une sorte de Français moyen qui ne ressemblait à personne.
Paris. Mars 67.



Dutronc et Élisabeth Teissier. Cette photo est parue dans Lui Magazine. Paris. Juin 69.

Jacques et Catherine Deneuve. Comme Eddy ou Johnny, il avait fabriqué sa propre culture par la passion du cinéma. Paris. Avril 68.



Il a apporté une distance, une ironie et un humour nouveaux dont il avait d'ailleurs le tact d'être la première victime.
Paris. Avril 70

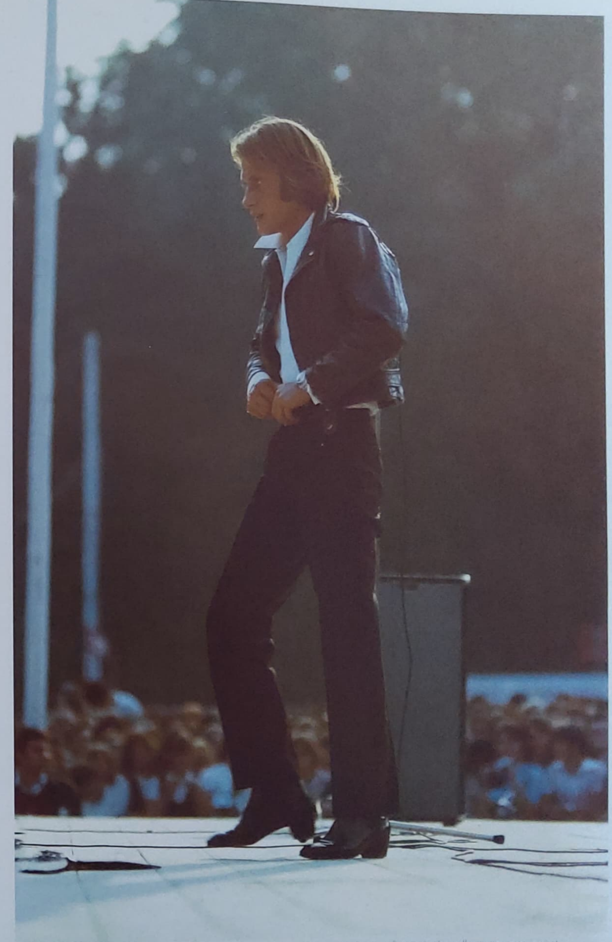
Même au début du siècle, il aurait eu sa place. Il était la suite logique de Dranem et de Maurice Chevalier. Paris. Juin 67.



Quand il chantait qu'il aimait les filles, il ne plaisantait pas. Paris. Juin 69.



Au cours d'un gala de charité dans lequel Jacques chantait en présence du président de la République, le présentateur lui demanda son sentiment sur le premier personnage de l'État, il répondit : « M'en fous, au babyfoot, j'l'allonge quand je veux ! » Mars 69.



Très vite, j'ai été passionné par ce ludion à la provocation suicidaire qui faisait rire les salles tout en composant les plus belles mélodies tristes. Arles, juillet 68.

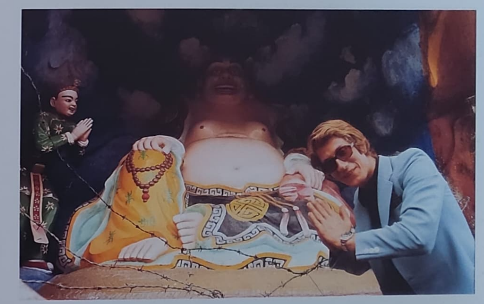


Dans le Boeing de la TWA qui nous emmenait de Bombay à Ceylan, je l'ai vu transformer un avion entier en asile de fous. Les hôtesses dansaient avec les stewarts, les passagers se déshabillaient en buvant debout sur les sièges. Même le commandant de bord nous avait rejoints pour faire la fête. Tout ça alors que Jacques ne parlait pas un mot d'anglais.
Colombo. Mars 69.



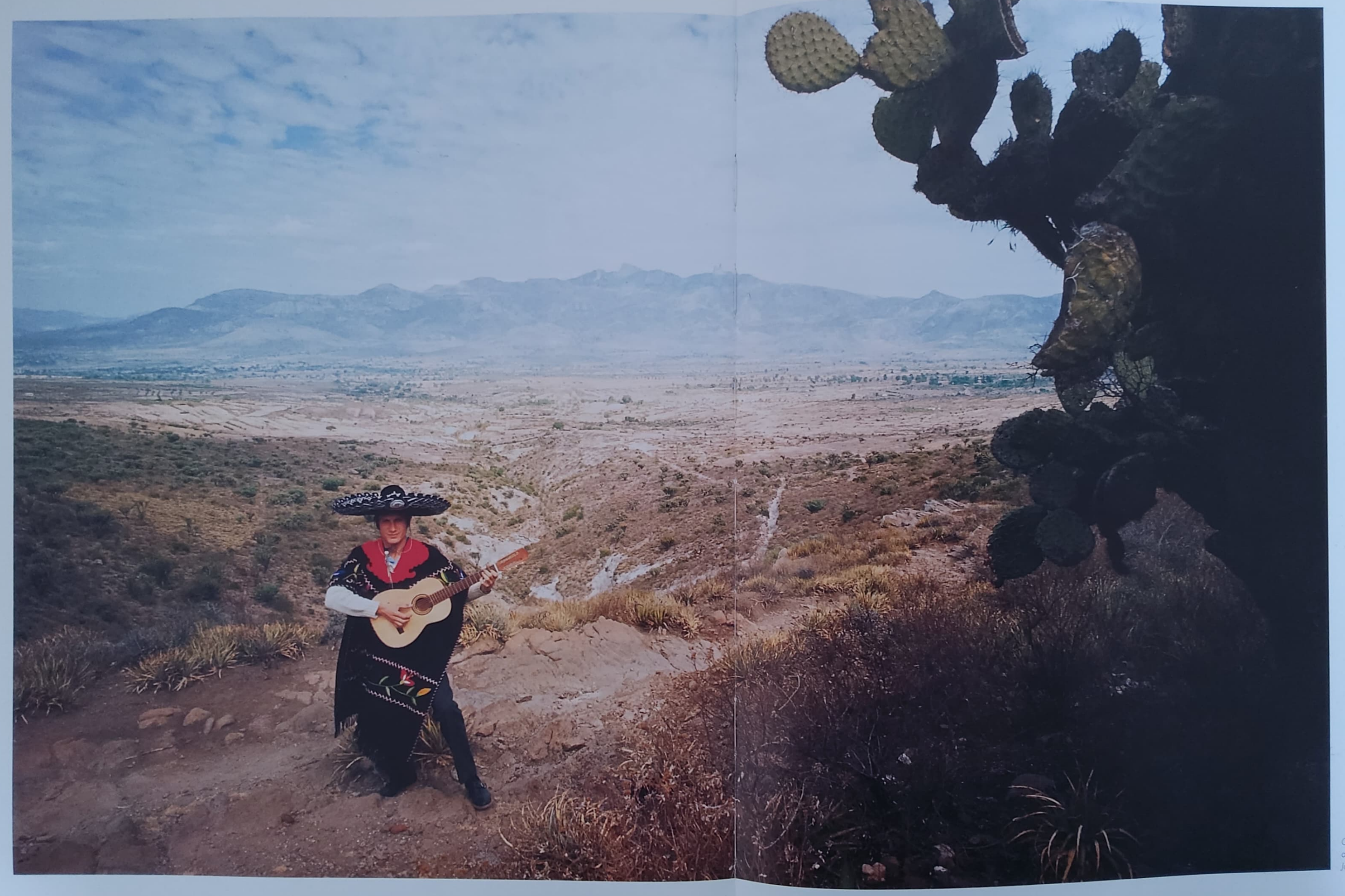
Colombo, Mars 69.







Colombo, Mars 69.



Quelque part au Mexique, Janvier 67.

Les Rolling Stones

Aux confins de Los Angeles, à Civic Long Beach, il y avait une arène de rodéo transformée en salle de spectacle pour le passage des Rolling Stones. L'endroit, situé à côté d'un circuit de « Hot rods », était envahi par le vacarme de ces voitures bricolées dont la fonction première est de vous trouer les tympans. Le groupe sort de scène après trente-cinq minutes de spectacle ; à l'époque, ce n'était pas plus long. Autour de l'arène, dans le couloir habituellement réservé aux chevaux, les limousines attendent. Je suis par terre dans l'une d'elles avec Mick, Brian et Keith. Une erreur d'organisation retarde la sortie. Enfin la porte s'ouvre, découvrant une marée humaine au comble de l'exaspération. Imaginez l'atmosphère. La salle contient six mille personnes ; dehors, il y en a le double qui n'ont pas pu entrer. Par-dessus leurs hurlements, on entend les hélicoptères de la police, dépassée par la situation. La limousine avance au pas au milieu de la foule, précédée par des motards toutes sirènes dehors. Sur les vitres en verre fumé glissent les visages écrasés de fans apoplectiques. Tout à coup la portière arrière s'ouvre, des mains se tendent. Mick et Keith plongent de l'autre côté en cachant leurs cheveux. (La mode de l'époque, chez les fans, étant d'espérer couper une mèche à l'aide de ciseaux plus ou moins bien maîtrisés.) Les deux flics qui marchaient à côté se ruent sur la limo et, d'un coup d'épaule bien senti, referment la portière en plein sur la main d'une fille de quinze ans. J'étais par terre, je pouvais tout voir. Toute ma vie je me souviendrai de l'image de cette fille qui, plutôt que de perdre sa place, continua de suivre la voiture, le visage collé à la vitre, sans se soucier de ses doigts sectionnés dont le sang giclait sur son tee-shirt. Dix minutes plus tard, le groupe et moi nous avalions un hot-dog dans un « dîner ». Une soirée comme les autres, en quelque sorte.



Mick Jagger chez moi, rue du Faubourg-Saint-Honoré. Février 66.



Le groupe dans un bar d'hôtel en tournée Mai 65.



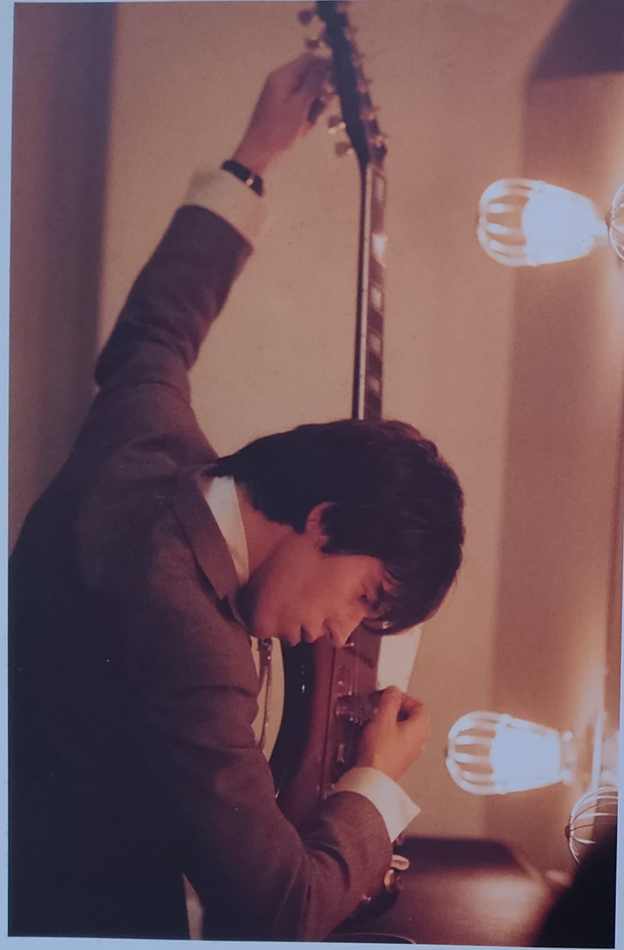
Ces photos faisaient partie d'une série de sept portraits. Londres. Février 66.

Pour diversifier les photos, on changeait de tenue. Parfois, je leur prêtais des fringues. « Mick, rends-moi ma parka. D'ailleurs, elle est moche. » Londres. Juin 65.

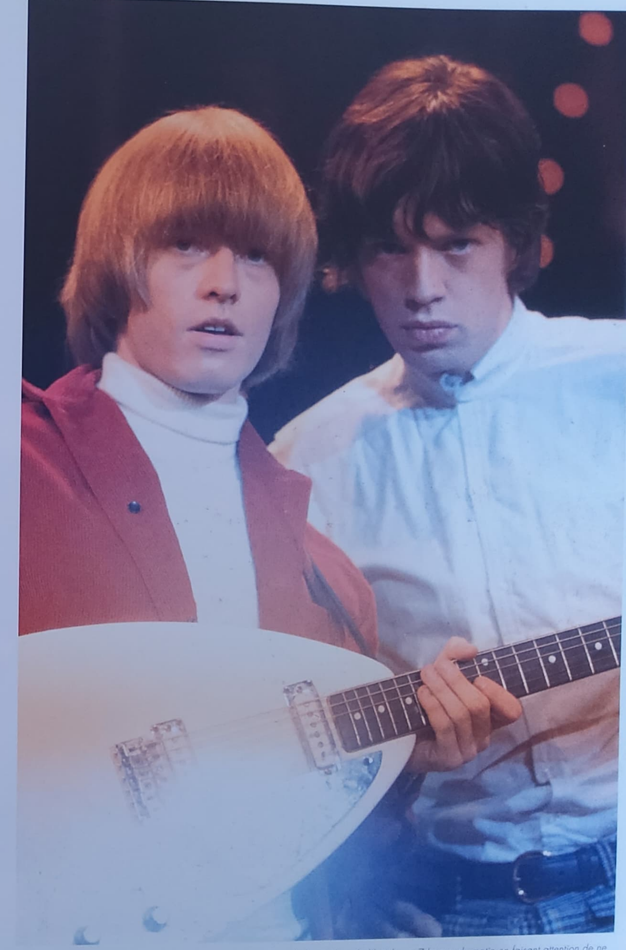


28

Dans le train pour Marseille, en juillet 65. Après ce concert, ils m'avaient demandé de trouver une voiture pour qu'on rentre à Paris. Seul Bill Wyman n'était pas venu. Sur la route, pendant que je conduisais, ils s'étaient endormis. Keith se réveilla en me disant qu'il avait faim. L'entrée dans un restaurant de routiers français rempli de camionneurs avec les Stones n'était pas des plus discrètes. Bien qu'ils soient cette semaine-là en couverture de Paris-Match ; dans ce petit bout de France, à 4 heures du matin, personne ne les connaissait. Quand ils ont commencé à commander des Banana splits, j'ai vu dans le regard du patron qu'il valait mieux filer au plus vite.



Los Angeles. Juillet 65. Keith Richards et sa meilleure amie.



Pour acheter la chemise que porte Mick, on avait dû quitter le bungalow de l'hôtel vers 7 heures du matin en faisant attention de ne pas réveiller le parterre de filles qui dormait dans le jardin. Ensuite, on avait bu un verre dans la voiture sur Mulholland Drive en attendant l'heure d'ouverture du magasin. Cette photo a été faite au cours d'une répétition pour une émission de télé.
Los Angeles. Avril 67.

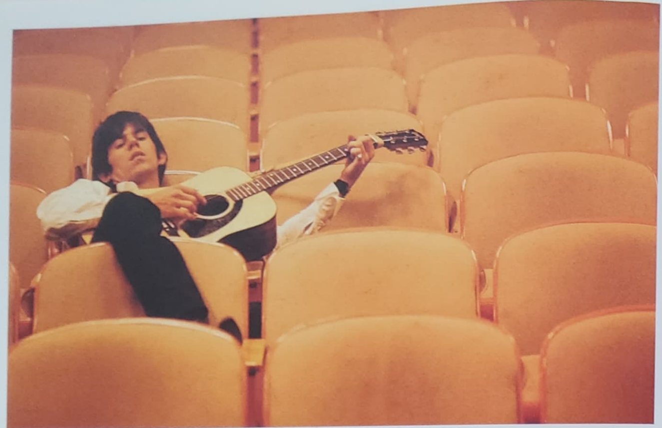


En tournée en France. Keith ne comprend pas pourquoi je persiste à le photographier.



Mick m'emprunte un appareil. C'est Brian Jones qui a fait cette photo. Avril 66.

Mick n'a pas tardé à devenir le leader du groupe.
Paris. Février 66.



Phoenix, Juillet 65.



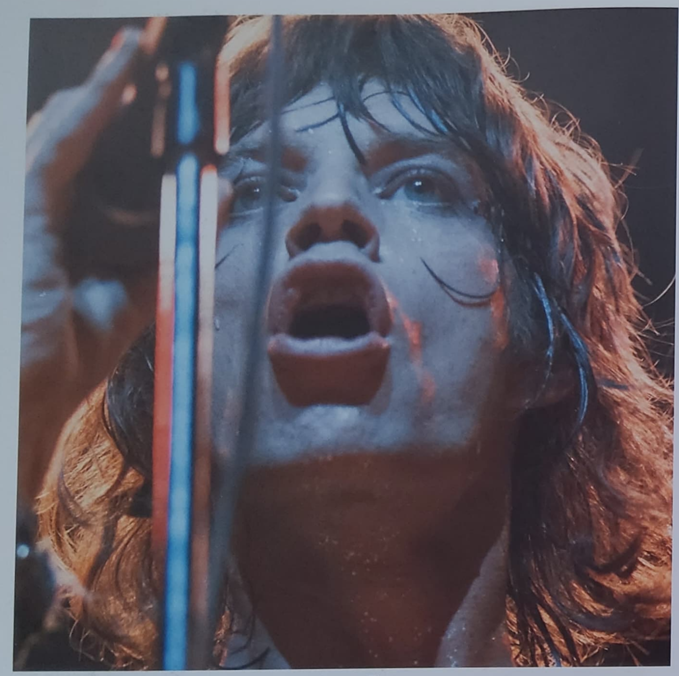
Je me souviens de Brian, à Los Angeles, hurlant par la fenêtre de la limousine une chanson du groupe Them qui s'appelait Gloria.
Juillet 65.



Première séance. C'est Françoise Hardy qui m'avait parlé d'eux. Le groupe donnait un concert dans un petit théâtre hors de Londres.
Leur premier disque venait de sortir. Juin 64.

Avant une conférence de presse, Mick était dans sa suite, en train de tourner en rond au milieu de malles ouvertes et de fringues éparpillées. Aucune tenue ne le satisfaisait, il voulait une idée. C'est alors qu'il a envoyé quelqu'un lui acheter ce canotier. Après tout, Paris, c'était bien la ville de Maurice Chevalier. Paris. Janvier 71.

Dans mon appartement, je mettais la musique à fond à longueur de temps. Une nuit, vers 5 heures du matin, Mick m'a demandé de baisser le son, il n'en pouvait plus. C'est stupide, mais ça reste une de mes petites fiertés. Paris. Janvier 71.



Pittsburg. Juin 72.

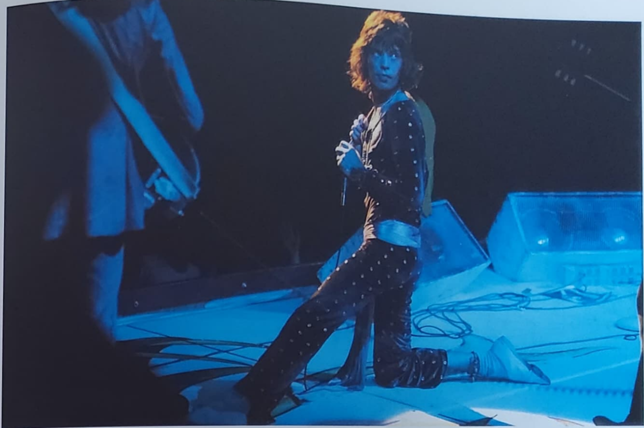
J'ai le souvenir d'un bruit assourdissant dans un stade de cinquante mille places. Tout en me frayant un passage dans la foule surchauffée, muni des multiples sésames plus connus sous le nom de pass, j'atteins la porte des coulisses, assiégée par une meute de filles enragées qui rêvent d'entrer. Toutes savent qu'elles n'ont aucune chance mais toutes croient au miracle : il faut dire qu'on est en Amérique. Le pass bleu fonctionne, et je me retrouve dans la salle de la première partie, remplie de roadies et divers musiciens. Blindés face à cette excitation perpétuelle, ils ne parlent que par code, les échanges de regards sont presque militaires.

Le pass vert me mène à la loge des amis des Stones. Buffet pantagruélique et boissons en tous genres. Le groupe n'est pas loin, mais il n'est pas « là ».

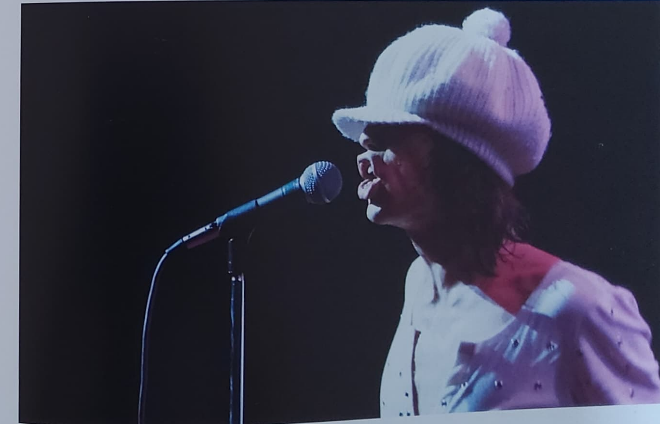
Dans ce corridor assez laid, des privilégiés se regardent et rient très fort, chacun voulant se persuader que ces moments qui filent entre les doigts n'ont rien d'exceptionnel, alors qu'on sent dans leurs yeux l'étonnement enfantin d'être à quelques mètres de « là où ça se passe ».

Deux filles en velours frappé débarquées la veille de Denver me promettent la soirée de ma vie si je les laisse utiliser mon pass rouge, celui qui donne accès à la loge des Stones eux-mêmes. Elles ont le droit de rêver. Dans la pièce suivante, Keith est toujours pieds nus et sans chemise, tel qu'il est apparu hors de sa suite au Hilton. C'est ainsi qu'il a traversé le tarmac de l'aéroport en demandant où il était, puis embarqué sans attendre la réponse dans le Boeing privé du groupe sous le soleil du Colorado, suivi de son médecin personnel cramponné à une mallette magique bourrée de produits divers au cas où son client mollirait. Les yeux perdus, il accorde une fois encore sa guitare en la serrant contre lui comme une amie, la seule qui le comprenne.

Les milliers de pieds qui battent d'impatience lui rappellent qu'il sera sur scène dans une heure, il saura enfin où il se trouve, il en sourit d'avance. Au bout d'un couloir, il y a une petite porte encadrée par deux gardes du corps, lesquels m'intiment de leurs doigts boudinés l'ordre indiscutable de partir. J'arbore le pass violet qui fait des merveilles : le colosse de droite m'entrouvre la porte avec dégoût, et je pénètre dans une petite loge un peu sombre. Les cris du public sont légèrement étouffés. Sur le mur, il y a un costume de scène pendu à un cintre. Mick est assis, seul face à un miroir dans lequel il regarde sans enthousiasme la plus belle gueule de sa génération. Et comme je lui demande ce qui se passe, il me répond : « Rien, je m'ennuie, c'est tout ! »



Ce costume avait été fait spécialement par Yves Saint Laurent. Pittsburg. Juin 72.

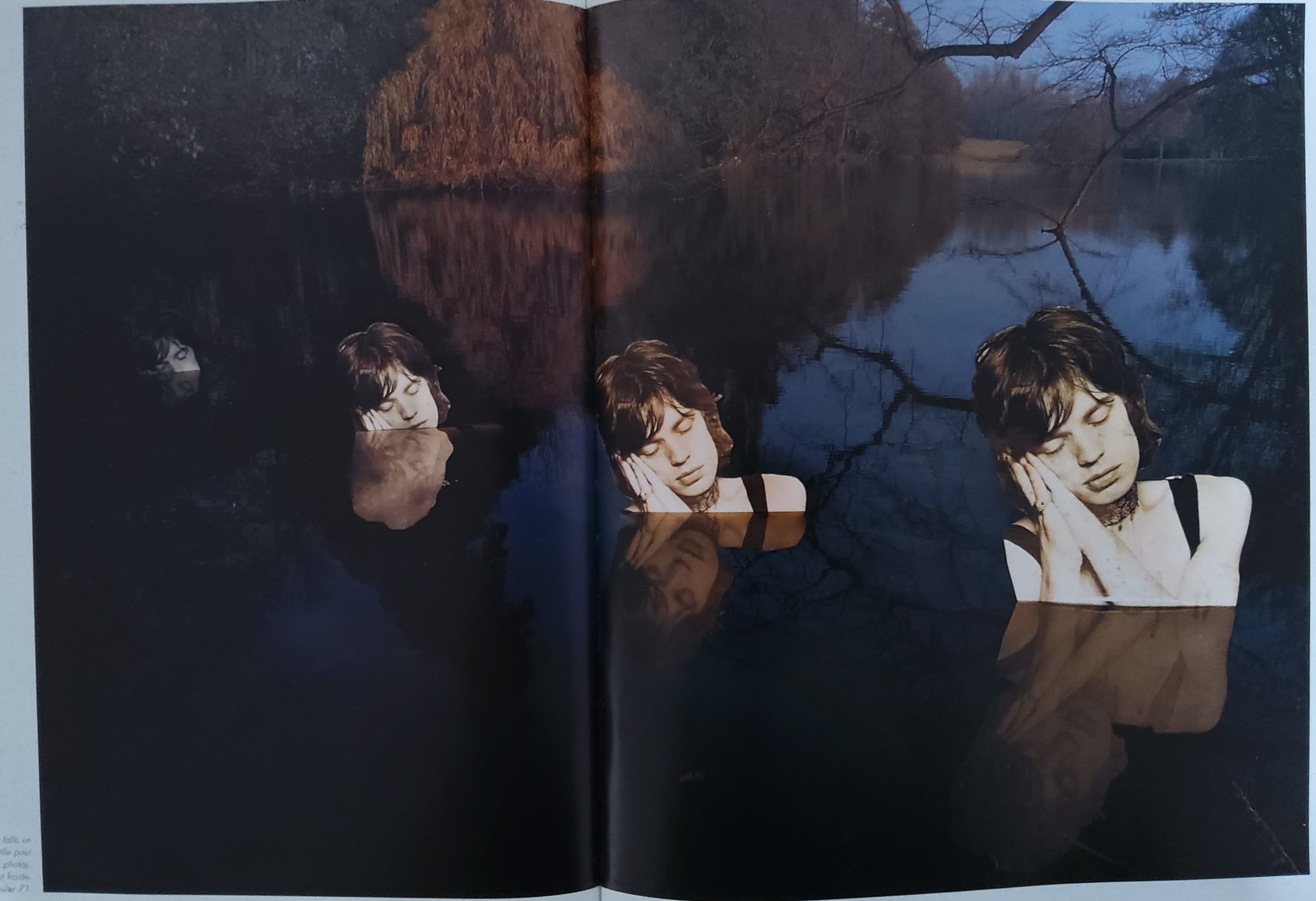


Pittsburg. Juin 72.



Pour ne pas le déranger trop longtemps, je faisais une séance de deux heures en studio. Après quoi, j'avais tout le temps de faire les montages que je voulais. Paris. Janvier 71.

Ces photos étaient typiquement le résultat de mes nuits de délire avec Bob Elia. Paris. Janvier 71.



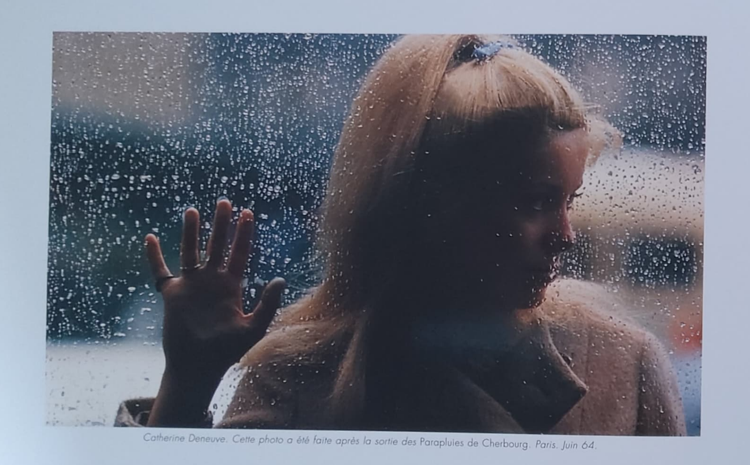
Il a fallu un homme-grenouille pour placer les photos. L'eau était froide. Paris, Janvier 71.



Amis, rencontres et visages croisés.

De Gene Vincent à Catherine Deneuve, de Marianne Faithfull à Vince Taylor, grâce à cette profession j'ai eu la chance de rencontrer la plupart des gens du spectacle de l'époque. Certains furent des amis, d'autres des relations. En voici quelques-uns.

Gene Vincent. Il fut un des rockers les plus sincères des années 50 (Bebop a lulla, entre autres, c'est lui). Pendant cette séance il est calme et courtois, mais son regard le trahit. Il n'est déjà plus tout à fait là. Il est mort peu après. Paris. Mars 64.



Catherine Deneuve. Cette photo a été faite après la sortie des Parapluies de Cherbourg. Paris. Juin 64.



Claude Nougaro. Paris. Octobre 64.



Marianne Faithfull. Dans son genre, elle était la plus belle. Après Françoise, naturellement. Londres. Juin 65.

Alain Delon. Je l'avais connu rue Saint-Benoît dans les années 50. Il était déjà incroyablement beau. Plus tard, j'ai souvent eu l'occasion de constater qu'il n'était pas que ça. Saint-Tropez. Août 66.



*Julie Driscoll.
J'avais fait cette photo sur une plaque de verre. Je peux vous assurer que les chats ont horreur de ça.
Paris. Mars 68.*



Marie Laforêt. Je crois qu'elle en avait assez qu'on lui parle de ses yeux. Mais, quand même, ils étaient beaux.
Paris. Avril 73.

Ronnie Bird. Il était sensible et cultivé, je l'aimais bien. Paris. Février 65.



Christophe. Peut-être imaginait-il sa chanson Les Mots bleus. Paris. Janvier 66.



Véronique Sanson. Comme Françoise Hardy, ce n'était pas une forcenée de la promotion. L'objectif la rendait timide. Elle donnait l'impression de ne pas être dans la pièce. Même dans ses yeux il y avait de la musique. Paris. Juillet 72.

Les Surfs, Paris, Décembre 63.

Stevie Wonder à l'époque où on l'appelait « Little ». New York, Mai 64.



Vince Taylor.
C'était l'incompris du rock français.
Arrivé trop tard à cause de Johnny, il est parti trop tôt.
Paris. Juin 64.



Lucky Blondo. Il avait une voix de crooner. Il était fait pour chanter des chansons dans le genre de Sinatra. La mode du twist et du rock l'a un peu laissé sur la route. Décembre 62.

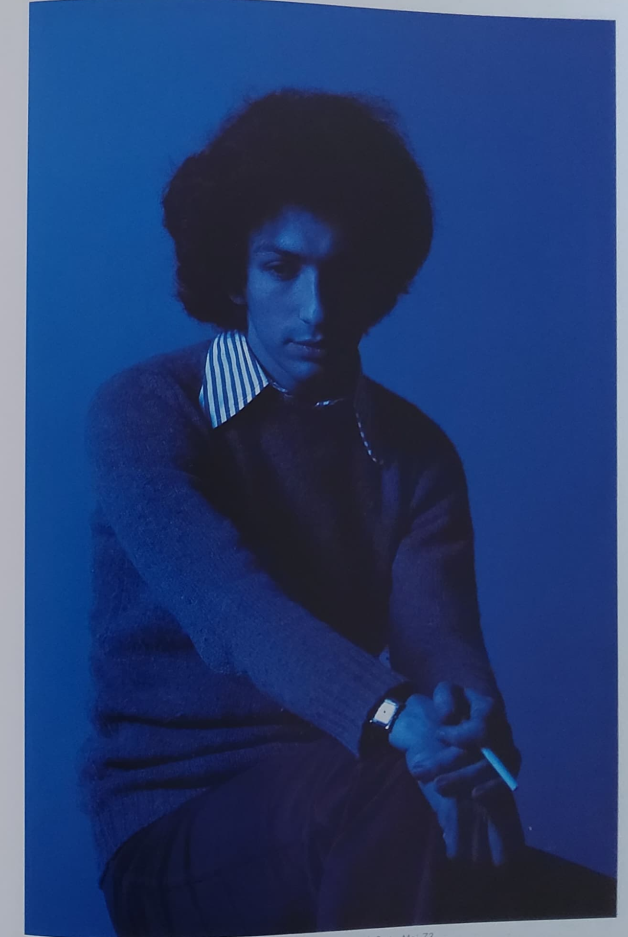


Bob Elia.

Bob est mon ami depuis toujours. Peintre, illustrateur, directeur artistique, il a de multiples dons. Nous avons beaucoup collaboré sur des photos, dont plusieurs de ce livre. Nous avons écrit des films, des campagnes publicitaires. Certaines choses ont abouti, d'autres n'ont pas vu le jour. Peu importe. Nous avons eu la chance de travailler à une époque où, pour certains, ce terme signifiait surtout rire. Pour nous en particulier. Septembre 72.



Michel Berger. Première photo. Il doit avoir quinze ans tout au plus. Paris. Septembre 64.



Michel Berger. Neuf ans plus tard. Paris. Mai 73.



Richard Anthony en pleine concentration. Cannes. Août 62.



Stone et Charden. Paris. Janvier 68.



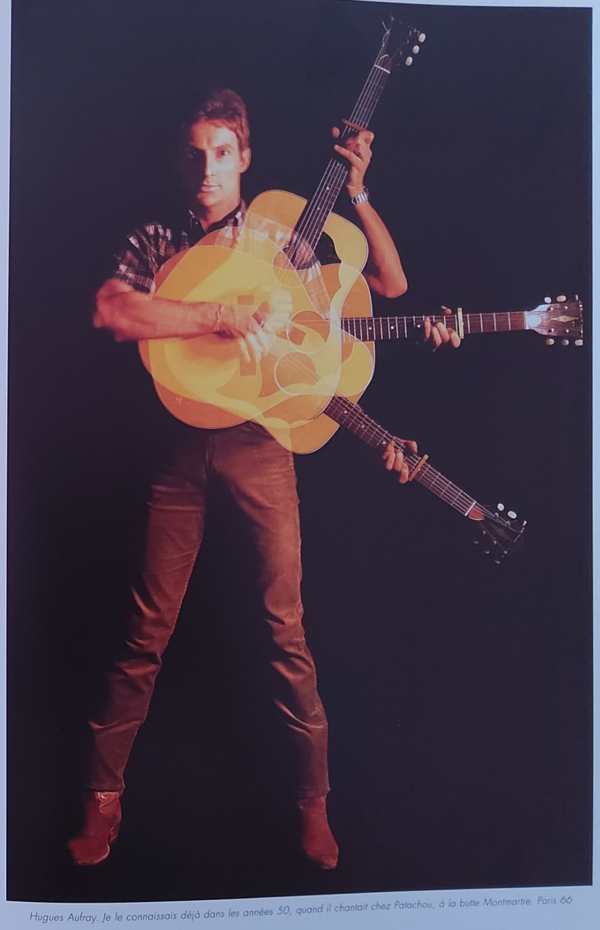
Mireille Mathieu. Paris. Octobre 66.



Adamo. Plus belge que Johnny et moins que Jacques Brel, la France lui faisait un incroyable triomphe. Paris. Décembre 66.



Frank Alamo. Plus tard, il sera vraiment photographe. Paris. Décembre 66.



Hugues Aufray. Je le connaissais déjà dans les années 50, quand il chantait chez Patachou, à la butte Montmartre. Paris 66

Je constate, en revoyant mes archives, que c'est elle que j'ai le plus photographiée. Elle était étrangement belle, avec l'assurance des gens qui considèrent que la chance est un luxe qu'ils ne peuvent se permettre. Je compris pourquoi lors de notre premier séjour photographique à la montagne, quand je lui soutirai point par point les bribes de son passé. Moi qui étais tant séduit par les gens partis de rien, j'étais servi. Et ma pensée va d'abord à ses parents. Voilà des gens qui avaient lutté pendant quinze ans pour obtenir du « mensonge » communiste le droit de sortir de Bulgarie. Pendant des années ils avaient rêvé pour eux et leurs enfants d'un pays magique appelé la France, qu'ils ne connaissaient que par les images au calme bucolique des livres d'histoire et par des coupures de journaux dont les titres prometteurs leur laissaient entrevoir un avenir de rêve qui ne pouvait ressembler qu'aux tableaux de Monet… Lorsqu'il arrive à Paris avec sa femme et ses deux enfants, monsieur Vartan n'a pas d'argent, et déjà c'est un homme très fatigué. Ne parlant pas la langue, il va travailler aux Halles pour assurer à sa famille un avenir décent, fantasmant tous les jours avec sa femme sur la maison sereine qui un jour viendrait récompenser une vie entièrement consacrée à rechercher la paix. Et voilà que leur fille non seulement devient le phare de la jeunesse française en chantant du twist, mais en plus épouse l'idole des jeunes, un garçon au demeurant charmant, mais certainement le plus bruyant de sa génération. La France qu'ils avaient imaginée était sûrement plus calme. Sylvie était condamnée à réussir sa vie ; elle le devait à son père, qu'elle n'a pas vraiment eu le temps de gâter autant qu'elle l'aurait souhaité, et à sa mère, à laquelle elle a pu offrir une fin de vie comblée. Aujourd'hui, sous les palmiers de Los Angeles, au bord d'une piscine bleu turquoise, madame Vartan, plus royale que jamais, fume ses cigarettes à bouts filtrés à la face d'une Amérique obsédée de vitamines. Et c'est tant mieux, car elle l'a bien mérité. Je ne suis pas un maniaque de la réussite sociale, mais quand même, ça, c'est un beau résultat. Et pour parfaire le tableau, comme pour remercier son père, elle a adopté une petite Bulgare, une enfant de nulle part à laquelle elle fait cadeau d'un destin aussi rare que le sien. Sylvie m'a toujours donné sa confiance, et je lui en suis d'autant plus reconnaissant qu'à l'époque, pour des raisons sur lesquelles je ne m'étendrai pas et bien que notre connivence soit totale, ma préférence penchait légèrement vers Françoise. Maintenant que je revois toutes ces photos, je réalise à quel point cette chère petite Bulgare a compté pour moi.

Sylvie  Vartan

Sylvie Vartan.
Première séance.
Paris. Août 62.



En studio. Son frère Eddie est à la trompette ; à gauche, il y a également Micky Jones et Tommy Brown. Février 63.

Sylvie, loin de Johnny en tournée à Marseille. Juin 65.



Sylvie, pendant une tournée avec des policiers dans une pizzeria du port de Marseille. Janvier 64.



Pendant une séance d'enregistrement en studio. Paris. Février 63



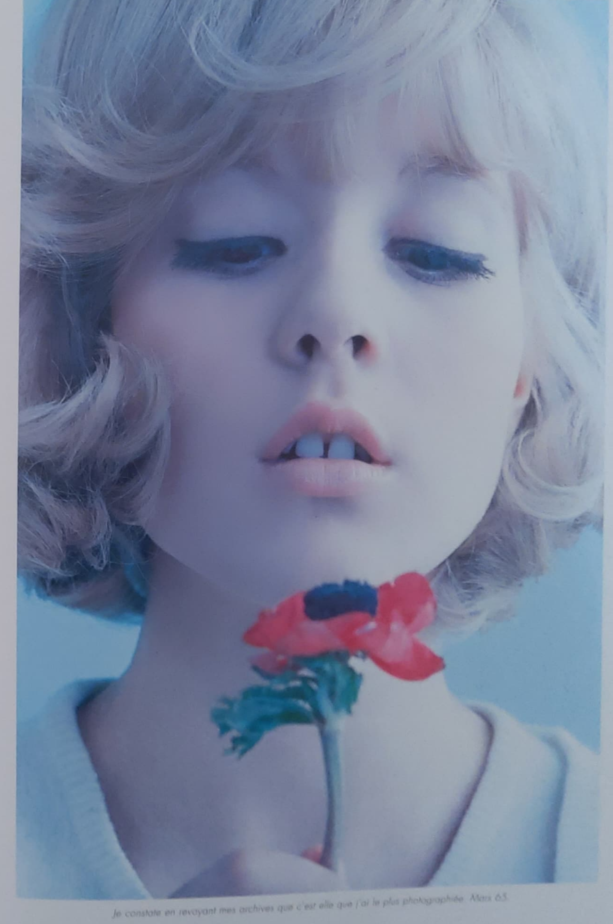
En studio de répétition. Février 63.



En tournée pendant l'été. La plus belle pour aller danser. 1965



Elle était étrangement belle, avec l'assurance des gens qui considèrent que la chance est un luxe qu'ils ne peuvent se permettre.
Méribel. Février 63.



Je constate en revoyant mes archives que c'est elle que j'ai le plus photographiée. Mars 65.



New York,
Novembre 63.



New York
Novembre 63.

Tenue de scène. Paris. Décembre 66.

Brigitte Bardot et Sylvie. Marbella. Décembre 67.



Sylvie à une terrasse de café, sur Sunset Boulevard, après son divorce d'avec Johnny, Octobre 72.



Maintenant que je revois toutes ces photos, je réalise à quel point cette chère petite Bulgare a compté pour moi. Paris. Avril 71.

Le succès de Sylvie au Japon était hallucinant. Kyoto. Mai 72.

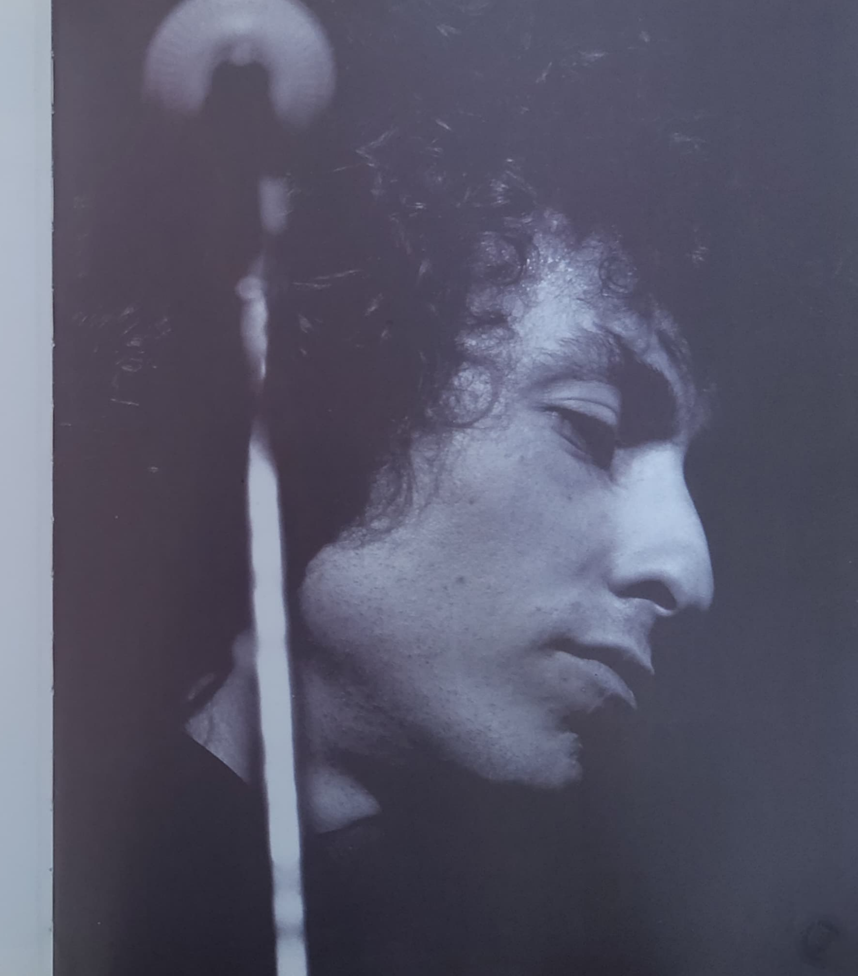

注意事項
着側で行って下さい。
の取扱いには特に注意して下さい。
内の物品は他へ移動させないで下さい。
の使用は堅くお断りします。
四、使用後は室内を整理整頓して下さい。
五、その他係員所定のバッチを付けておりますの
指示に従い終了後は事務所に連絡下さい。
公会堂管理事務所長

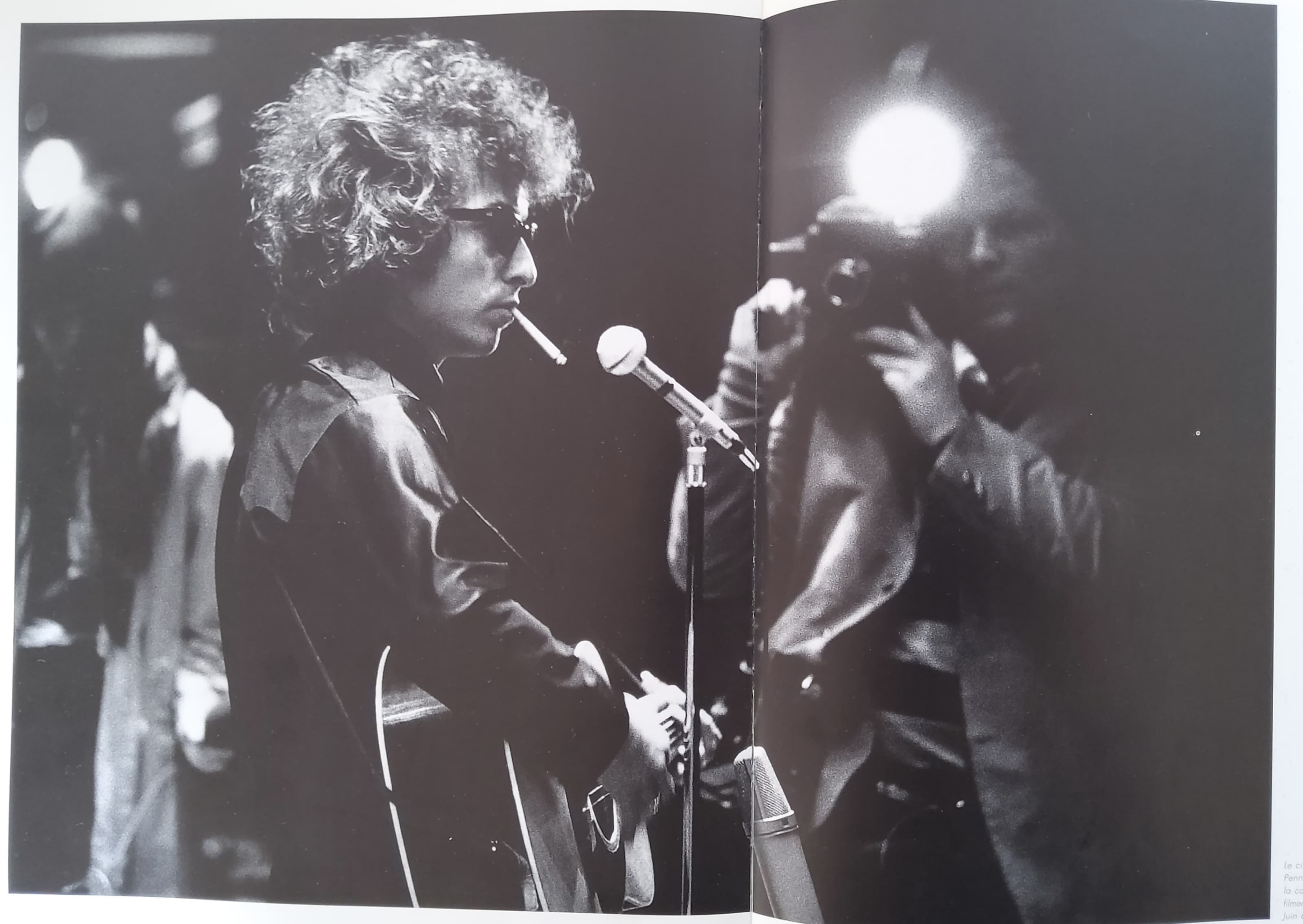
Tokyo. Mai 72.

Bob Dylan

Angleterre, juin 66. C'est pendant cette tournée que le cinéaste Pennybaker filmait *Don't Look Back*. Il était constamment affalé dans un coin de la pièce avec une caméra 16 mm qu'il avait l'air de garder en attendant de se mettre au boulot. Il m'a fallu un certain temps pour réaliser qu'en fait il filmait sans arrêt. Dylan était des plus étranges, taciturne, évasif, sans cesse entouré d'un nuage de fumée ; il fuyait tout contact. Il faut dire qu'à l'époque, comme il était censé représenter à lui seul la pensée de la jeunesse américaine, le monde buvait ses paroles. Version moderne de Jésus-Christ, même son silence était considéré comme une déclaration. La seule inquiétude dont il me faisait part était : « Y aura-t-il du monde à mes concerts en France ? » Et, lorsque je lui affirmais que les salles seraient pleines, il s'énervait de plus belle : « Mais pourquoi viendraient-ils, puisqu'ils ne comprennent pas un mot de ce que je dis ? » Une nuit, vers 4 heures du matin, l'hôtel n'ayant pas de service, je descendis aux sous-sols pour y chercher de l'eau. Dans une grande cuisine éclairée aux néons, au milieu de travailleurs pakistanais qui nettoyaient la pièce, il y avait Dylan, assis, tranquille, devant un verre, perdu dans ses pensées. Enfin seul, entouré de gens qui ne guettaient pas ses phrases, qui ne lui demandaient rien, et qui de toute manière ne le connaissaient même pas. Donc, la seule fois que j'aurai vu Bob Dylan calme et détendu, c'est dans une cuisine d'hôtel au milieu de la nuit, entouré d'inconnus qui lui faisaient le cadeau de l'ignorer. Je ne suis pas entré.

Bob Dylan en tournée en Angleterre. Sans cesse entouré d'un nuage de fumée, il était taciturne, évasif, fuyant tout contact. Juin 66.





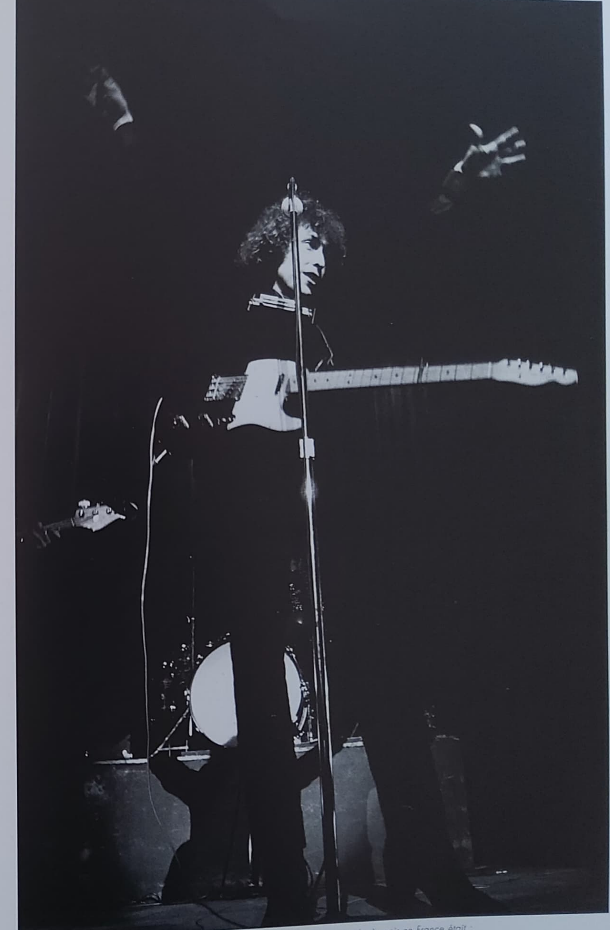
Le cinéaste Pennybaker est derrière la caméra, en train de filmer Don't Look Back. Juin 66.



Je ne sais pas qui est cette dame, mais c'est une des rares fois où je l'ai vraiment vu parler à quelqu'un. Tournée en Grande-Bretagne. Juin 66.



Bob Dylan étant censé représenter à lui seul la pensée de la jeunesse américaine, le monde buvait ses paroles. Version moderne de Jésus-Christ, même son silence était considéré comme une déclaration. Tournée en Grande-Bretagne. Juin 66.



Sa grande inquiétude par rapport à sa tournée à venir en France était :
« Pourquoi les Français viendraient-ils me voir, puisqu'ils ne comprennent pas un mot de ce que je dis ? »
Quand je lui répondais : « Justement, c'est pour te voir », ça l'énervait beaucoup. Tournée en Grande-Bretagne. Juin 66.



Dick Rivers

Une journée au studio Carnot. Lorsque j'arrive vers 11 heures du matin, les fans de Claude François sont déjà là, prêtes à l'accueillir ; comme d'habitude, elles savent qu'il doit venir vers 3 heures faire une photo pour *Mademoiselle Âge Tendre*. J'ai prévu cette séance sur le plateau n° 1, avec des figurantes habillées en petits rats de l'Opéra. Sur le plateau n° 2 je dois prendre Dick Rivers en démon pour une série de *SLC* sur le thème de l'enfer. J'ai donc convaincu ce cher Dick de jouer le rôle du diable en personne au long des vingt pages que fera le sujet. Dans la loge n° 1, tout est déjà prêt pour recevoir Cloclo. Sa robe de chambre en soie moirée posée sur un major-dome, dix-huit chemises pendues par ordre de couleur, son miroir à lampes posé contre le miroir de la loge et la machine à ozone branchée trois heures avant son arrivée, pour évacuer les miasmes. Le gros garde du corps qui a tout préparé me sourit, l'endroit est prêt, il est content. Profites-en bien, mon gars, parce que, tel que je connais Claude, tu as sûrement oublié quelque chose. Dans la loge n° 2, Dick essaie son costume de diablotin. Il trouve la queue un peu basse ; à part ça, le costume le moule comme une saucisse cocktail, c'est du plus bel effet. Sur le plateau du rez de chaussée, je tombe sur les directeurs artistiques Dumoulin et Bob Elia hilares, en train de préparer pour *Lui* une série de photos composées de femmes habillées en soldats allemands de la guerre de 40. Giacobetti, le photographe, sourit en regardant les filles de ses yeux caressants tandis que Jean Demachy, le rédacteur en chef, se demande si tout cela est du meilleur goût. Joëlle Rolland, la responsable de *MAT*, me présente une figurante en costume de ballerine. La fille est jolie à regarder, bien qu'un peu timide. Entrée de Jamie Pagniez, la patronne des lieux ; c'est elle qui tient le studio, et le studio tient grâce à elle. Ancienne danseuse de Jerome Robbins, son œil s'éclaire à la vue de la ballerine. Elle ne peut résister, et, la prenant par le bras, elle entreprend de la conseiller sur les mouvements du mollet à éviter d'urgence, le tout dans un langage franco-anglais indéfinissable dont elle seule a le secret. La petite, qui n'a jamais dansé de sa vie, n'ose pas l'interrompre. Mon assistant Gilbert Moreau me dit que le studio n° 2 est prêt. Où est passé Dick Rivers ? Je le retrouve en diablotin, adossé à un portrait d'Hitler, en train de papoter gaiement avec une pilote de la Luftwaffe en soutien-gorge. Trois quarts d'heure plus tard, on a fini toutes les photos et Dick s'en va en soupesant une dernière fois sa queue de diable avec circonspection. Après un sérieux déjeuner au Petit-Colombier, je rejoins les petits rats pour attendre Claude. Enfin sa Ferrari arrive. On lui ouvre la portière, il se jette dehors en fendant le groupe de fans qui hurlent et poussent la porte du studio, un rien agacé par ce bain de foule imprévu bien que systématique. Dans sa loge, ayant tout regardé en trois secondes et demie, il se tourne vers Ticky Holgado, son secrétaire de l'époque. Ticky connaît la bête, il tourne vers moi un visage grimaçant en attendant que ça parte. Et ça part, en effet : où est la chemise saumon ? Avec son inimitable accent méditerranéen, Ticky répond : « Celleu que tu m'as fait envoyer au lavageu ?... » Et Claude s'énerve comme d'habitude. On ne PEUT PAS faire ces photos sans la chemise saumon. Ça tombe sous le sens. Au bout de quelques minutes, considérant que les nerfs de Ticky ont encaissé au-delà de l'humainement possible, je propose une solution. Puisque Claude est là, on n'a qu'à faire le portrait pour le calendrier, celui qu'on attend depuis des semaines. Et on fera les photos pour *MAT* un autre jour ; d'ailleurs, les petits rats, finalement, ce n'est pas assez « graphique ». À la place, on prendra les Blue Bell Girls du Lido. Je vous l'avais dit, ça tombe sous le sens.

Dick Rivers juste après qu'il eut quitté son groupe Les Chats sauvages. Paris. Mars 63.



Dick Rivers et Eddy Mitchell. J'avais fait cette photo pour la couverture du journal. Paris. Février 65.



Dick Rivers dans le rôle du diable pour une série sur l'Enfer. Paris. Décembre 68.



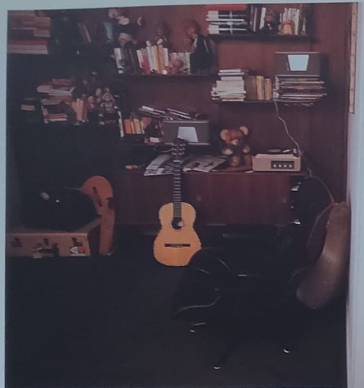
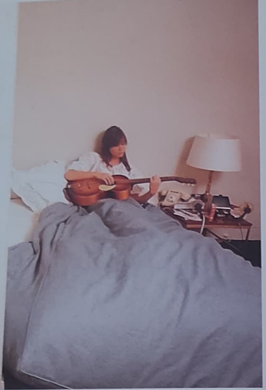
Françoise Hardy

Voici la plus belle. Cette chère excellente en personne. Jacques Wolfson, le directeur artistique des disques Vogue (il restera le seul découvreur de talents des années 60 – Johnny Hallyday, Françoise Hardy, Jacques Dutronc, c'est lui ; on le retrouve plus tard au départ du groupe Téléphone), m'avait pris rendez-vous avec une jeune artiste qu'il avait engagée. C'était en novembre 62, en fin de matinée, au 24 de la rue d'Aumale. La main qui ouvre la porte est indolente et fine. Au bout d'un long bras, il y a une grande chose mystérieuse avec un pull en V, des cheveux approximativement coupés, de grands yeux bleus maquillés genre sphinx déjà remplis de l'ennui que suscitera toujours chez elle tout acte promotionnel. Elle sourit à peine et laisse à sa mère le soin de parler. Au fond, dans la cuisine, j'aperçois sa sœur près d'un four ouvert dont je comprendrai plus tard qu'il sert à chauffer l'appartement. L'instant est très touchant, car je sens bien que je pénètre dans une petite communauté de femmes qui n'a pas une idée très exacte de ce qu'on doit faire en présence d'un photographe, lequel, à cet instant précis, représente la presse, le mot *média* n'existe pas encore, disons le spectacle, enfin un monde qui leur est étranger. Mme Hardy me fait donc visiter les lieux ; l'endroit est modeste mais bien tenu. Françoise suit sagement derrière tandis que sa mère m'emmène jusqu'à sa chambre, supposant qu'il est sans doute de bon ton de mettre à la disposition de l'inspiration de l'artiste le moindre recoin de leur intimité. Et là, au-dessus de son lit, je vois un objet qui cristallisera à jamais ce premier moment. Je vois un cosy-corner, une sorte d'étagère sur laquelle sont disposés quelques livres. Je me souviens d'être resté un instant devant cette chose, ressentant bien qu'il s'agissait là d'un petit coin privé, d'un domaine réservé, émouvant, un peu dérisoire, et qui ne me regardait pas. Françoise et moi avions presque le même âge, mais grâce à cet objet je mesurais la différence entre nos vies passées. J'étais né à Neuilly dans un hôtel particulier dont les jardins donnaient sur la Seine. J'avais, grâce à mes parents, côtoyé la Terre entière, j'avais eu tous les choix, reçu toutes les chances. J'étais ému de faire en une seconde le tour de ce qui semblait être son espace de liberté. Par ses chansons, j'allais comprendre plus tard qu'il était beaucoup plus vaste. Néanmoins, si on me demandait de résumer la première impression que je garde d'elle, elle qui est aujourd'hui la femme de celui que je préfère, elle que ma tendresse n'a jamais quittée et que je considérerai toujours comme ma meilleure amie, curieusement je répondrais : un cosy-corner.

Voici la plus belle.
Venise. Janvier 65.



Première séance. Nous ne nous connaissions que depuis quelques heures. Comment ai-je obtenu un tel regard ? Elle avait peut-être tout simplement froid... Paris. Novembre 62.

Dans la chambre de son premier appartement. Paris. Janvier 65.



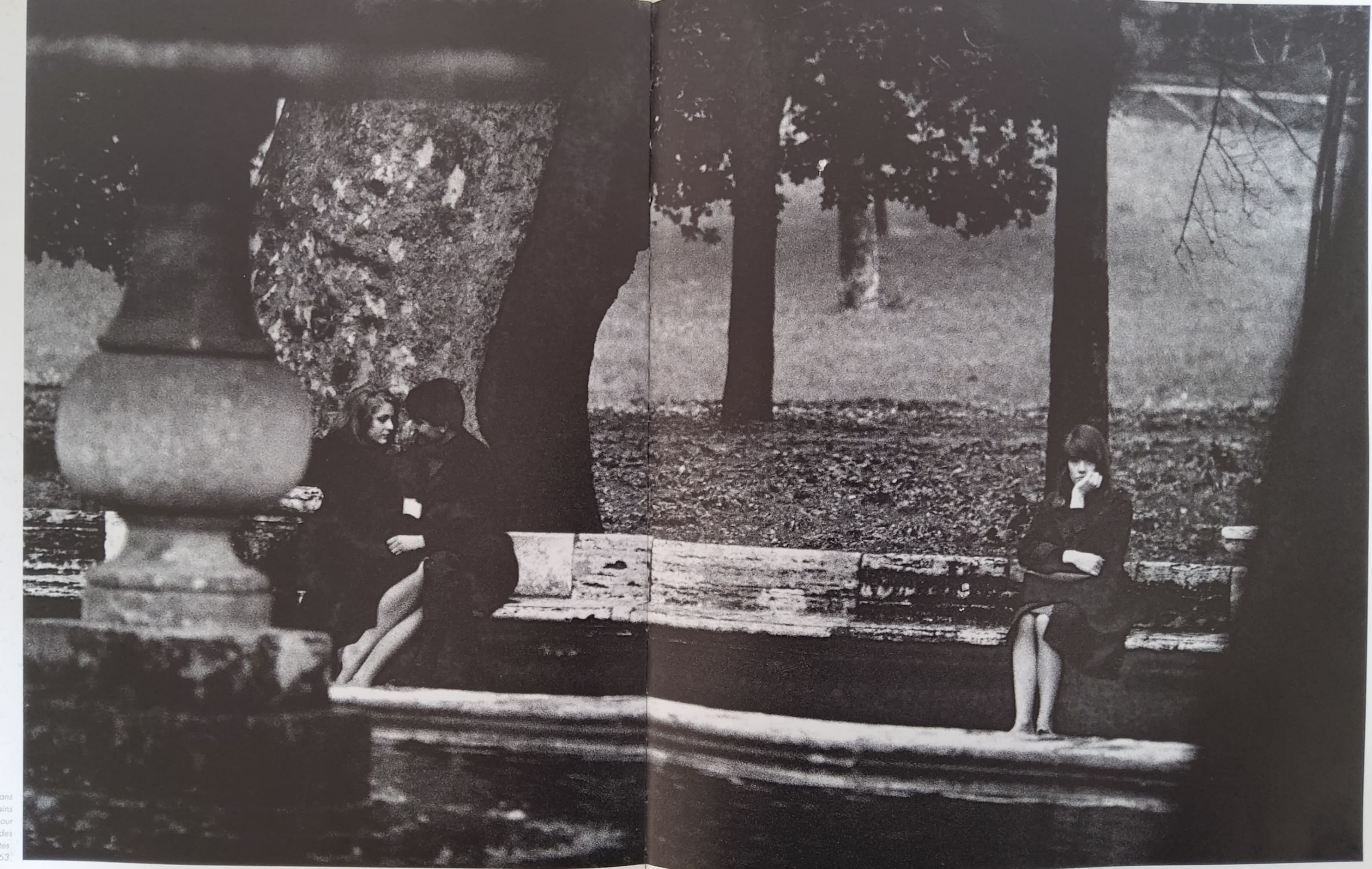
Françoise au téléphone en train de se triturer un pied. À moins que ce ne soit le contraire. Paris. Septembre 66.



Françoise en « Africaine » pour Mademoiselle Âge tendre. Paris. Décembre 71.



Elle avait de grands yeux bleus maquillés genre sphinx, déjà remplis de l'ennui que [illegible] toujours chez elle tout acte [illegible]
[illegible]



Elle s'enfermait dans les salles de bains avec sa guitare pour composer des chansons tristes. Paris. Mars 63.



Françoise et sa mère. Paris. Décembre 68.



La première fois qu'elle se voit à la télé anglaise. Mars 64.



Ce que les gens percevaient d'elle n'avait rien à voir avec la réalité. Mai 64.



Françoise et moi. Septembre 63



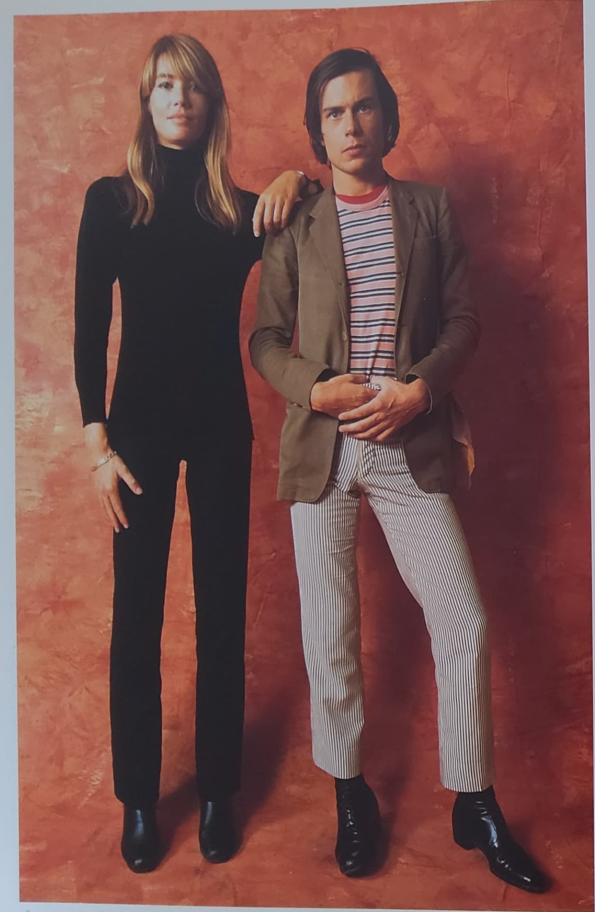
*En tournée,
dans les coulisses,
quelque part
en France.
Septembre 63.*



Illustration d'une séance de travail. Photos réalisées pour l'intérieur d'une pochette de disque.



Françoise Hardy et Jacques Dutronc. Première photo ensemble. Paris. Août 67.



Françoise et Jean-Paul Goude. Je voulais leur faire tourner un film ensemble. Hormis le fait que je le considère comme le plus intègre et le plus doué de ma génération, je suis sûr qu'il aurait été un acteur formidable. Paris. Septembre 67.



Françoise et Mick Jagger. Je voulais faire avec eux à Liverpool un remake des Enfants terribles de Cocteau. Encore un film que je n'ai pas fait. Londres. Juillet 65.



Paris. Juin 67.



Françoise et Salvador Dali. Je ne sais pas pourquoi, mais il m'avait pris en grippe dès la première minute.
Cadaquès. Octobre 68.

Un jour, elle m'a dit : « J'ai rencontré quelqu'un. » Une fois qu'elle me l'a présenté, je me suis attaché à lui autant qu'à elle.
Paris, Juillet 67.

Dès 63, tant en France qu'en Angleterre, la mode s'était emparée de Françoise, les couturiers raffolaient de cette jeune femme longiligne à l'élégance d'autant plus éclatante qu'elle était naturelle, voire inconsciente. Contrairement aux personnes de son âge, elle n'était pas intéressée par son apparence. Le matin, une fois passé le sacro-saint trait de crayon sur la paupière, elle tournait le dos à toutes ces futilités pour mieux se concentrer sur la seule chose qui la passionnait : s'enfermer dans une salle de bains avec sa guitare pour composer des chansons tristes. Les salles de bains présentant, selon elle, l'avantage d'avoir une acoustique idéale. Aucune tuyauterie de grand hôtel n'avait de secret pour elle.

Ce que les gens percevaient d'elle n'avait rien à voir avec la réalité. En effet, Françoise étant dotée d'une franchise dévastatrice, son allure était aussi sophistiquée et lointaine que son esprit était direct et sans artifice, ce qui menait parfois à des situations des plus cocasses.

Comme le jour où, à Bruxelles, elle devait rencontrer Charles Aznavour pour écouter une chanson qu'il se proposait de lui donner. Aznavour était déjà une institution, " dans le métier ", et pour une jeune chanteuse pouvoir être son interprète était une chance. Comme d'habitude, ce sont les agents, la maison de disques, les managers, qui, par leur obséquiosité, rendaient la situation tendue, donc comique.

Après avoir écouté l'œuvre sur un magnéto, tout ce beau monde observe un silence religieux en attendant la réaction de la débutante, réaction qui ne pouvait être autre chose qu'un torrent de remerciements, avec si possible sanglots dans la voix. Mais, dans la grande suite de l'hôtel Amigo, le calme qui s'installe est lourd, pesant, interminable.

C'est alors que Françoise, promenant ses grands yeux étonnés sur l'assistance, dit candidement : " Mais c'est très mauvais ! "

Le terme était peut-être excessif, mais vous imaginez l'effroi qu'un tel crime de lèse-majesté pouvait provoquer parmi les spécialistes du " tube " réunis à cette occasion. Je crois qu'il n'y a que Charles Aznavour que ça a fait sourire.

Cette sincérité lui a parfois joué de vilains tours ; pour moi, elle n'a pas de prix.

Françoise dans une tenue de Paco Rabanne. Les couturiers raffolaient de cette jeune femme longiligne à l'élégance d'autant plus éclatante qu'elle était naturelle, voire inconsciente. Paris. Mai 68.





Son allure était aussi sophistiquée et lointaine que son esprit était direct et sans artifice.
Paris. Mai 71.

Michel Sardou

Les années 60 furent envahies par l'obsession de l'Amérique. J'en fus d'ailleurs la première victime. J'ai traversé ce pays dans tous les sens avec pratiquement tous les chanteurs de l'époque. Comme les autres Michel Sardou aimait les États-Unis. J'avais eu l'idée saugrenue de le faire poser enrobé d'un drapeau américain au milieu de Sunset Boulevard. J'avais simplement oublié qu'après la guerre du Vietnam on ne pouvait pas ainsi plaisanter avec les symboles. J'avoue avoir eu très peur lorsqu'une bande de « Hell's Angels » s'est arrêtée à sa hauteur pour assassiner ce Frenchie qui s'amusait avec l'emblème de leur pays. Nous avons eu toutes les peines du monde à leur expliquer que ce qu'ils prenaient pour une insulte était en réalité un hommage.

Los Angeles. Janvier 71





Les années 60 furent envahies par une passion pour l'Amérique.
Los Angeles. Janvier 71.



Los Angeles, Janvier 71.



Los Angeles, Janvier 71.



Los Angeles.
Janvier 71.

Michel Polnareff



Musicalement, il était sans doute le plus doué de sa génération mais Dieu, qu'il était difficile à manier ! Il avait réussi à ériger l'insatisfaction en art de vivre, et ce travers atteignait des sommets insoupçonnables lorsque nous étions en voyage. Où que nous soyons dans le monde, dès que l'on parvenait quelque part, si idyllique que puisse être l'endroit, l'obsessionnel reprenait le dessus. Tournant dans tous les sens, il dardait sur l'assemblée de petits coups d'œil à travers ses lunettes noires, gagné par une nervosité incontrôlable car, à son corps défendant, il était convaincu que c'était « mieux ailleurs » ! Alors il fallait repartir. C'est pourquoi, à part l'estime que je lui porte, je garde surtout de lui le souvenir de chambres d'hôtel à peine entrevues et de valises suppliant qu'on les pose quelque part. Les événements se devaient toujours d'être en accord avec sa vision du monde. Un jour, à Marrackech, il se fit livrer un chopper en direct de Californie, une sorte de gros joujou pour surfer survitaminé dont les couleurs fluo sont une insulte à l'architecture musulmane. Les bras écartés, les pattes en l'air, quiconque se retrouve sur cet engin a tout d'un insecte méprisant. Et le voilà parti dans la médina, cheveux au vent, vêtu comme un feu d'artifice, avec sur la selle arrière la dénommée Georgia, une jeunesse à moitié nue dont le regard à lui seul est un appel au viol collectif. L'engin pétaradant traverse des marchés séculaires sous les regards ahuris des autochtones, terrorisant les cobras du montreur de serpents, coupant la parole au chant du « muezzin ». Bref, derrière ses lunettes noires en ivoire crème, Michel ne se rend pas compte qu'il est la quintessence même de « l'infidèle ». Finalement, le resserrement des ruelles et l'agressivité de la foule l'obligent à abandonner l'engin sur les marches d'une mosquée pour fuir dare-dare vers une civilisation à l'esprit plus ouvert. Le lendemain, lorsqu'on revient récupérer la machine, nous sommes accueillis par les rires des enfants. Adieu la fière monture des apôtres d'*Easy Rider*, il n'en reste que la carcasse désossée, une sorte de grosse arête de limande adossée contre un mur ; du moteur jusqu'au moindre chrome, à cette heure tout est refondu en bibelot pour touriste. Imperturbable, Michel se tourne alors vers nous : « Je vous l'avais dit, on aurait dû aller à Taroudan… »

Paris. Mars 68.



Outre le fait qu'il était un magnifique musicien, il a apporté dans ses textes une intelligence et une poésie qui collaient bien avec l'esprit étudiant de l'époque. Son public était un peu plus large. Paris. Mars 66.



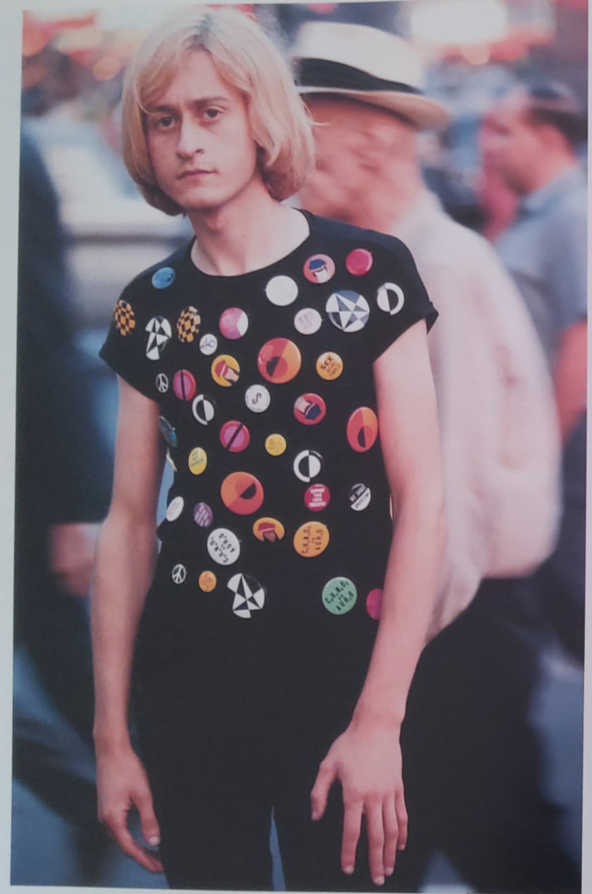
Comme nous tous, il avait la passion de l'Amérique. New York. Septembre 66.



Pourquoi Batman ? Ne me le demandez pas, je n'en ai plus aucune idée. New York. Septembre 66.



New York
Septembre 66



C'était le début de la folie des badges. Et comme il était excessif… New York, Septembre 66.

New York, Septembre 66.



Comme Michel
avait fait scandale
avec une affiche
sur laquelle il montrait
son postérieur, après
son interdiction
il m'avait demandé
d'en faire une autre
pour la remplacer.
Paris. Mars 73.

Les Beatles

J'ai souvent vu les gens, dans l'entourage des stars, perdre le sens des réalités. Eux-mêmes auréolés du prestige des vedettes, vivant presque leur vie, respirant les mêmes fumées, combien ne s'en sont jamais remis ! La chance d'être parrainé par Daniel Filipacchi et Régis Pagniez, et celle d'avoir vécu une enfance privilégiée, m'ont évité ce piège, je n'ai jamais été tenté de leur ressembler. C'est peut-être pour ça que mes relations avec des gens comme les Beatles étaient possibles ; parce que je ne cherchais pas à être eux. Pourtant, au début, je ne parlais pas très bien l'anglais et ils ne faisaient aucun effort pour être compris. Je me souviens de conversations assez abstraites pendant lesquelles, ne comprenant que la moitié du texte, je répondais au hasard en suppliant le ciel de tomber juste. Parfois, ça devait friser la poésie. Mais, s'ils m'acceptaient, c'était aussi peut-être parce que je savais ne pas faire de photos. Je passais des heures, des jours sans sortir un appareil ; l'idée d'être lourd ou gênant me faisant horreur, j'étais la négation même du paparazzi. Il m'est arrivé que ce soit eux qui me disent : « Si tu veux, on y va. » Il y a, du reste, des photos que je regrette de n'avoir pas faites. Le groupe ne voulait rencontrer que deux femmes à Paris : Françoise Hardy et Brigitte Bardot. C'était d'ailleurs un leitmotiv chez les artistes étrangers : les Stones, Dylan, tous voulaient voir ces deux-là de près. J'organise d'abord un dîner avec Françoise. Puis je propose à Brigitte une entrevue au George-V dans une suite du groupe. Je me souviendrai toujours du moment où j'ai ouvert la porte : l'effet qu'elle produisait était incroyable. Le silence qui suivit fut des plus difficiles à combler. Les Beatles étaient assis dans un coin de la pièce. Tétanisés, ils la regardaient comme une couverture de *Jours de France*. Quant à elle, timidement assise à l'autre bout, elle les examinait comme s'ils sortaient d'une pochette de disque. Et, moi, je virevoltais au milieu pour meubler le moment. Ce n'est pas tant qu'ils n'avaient rien à se dire ; simplement, leur situation exceptionnelle leur avait fait oublier l'habitude d'être spectateurs. Je n'ai pas pu faire cette photo-là. Je me souviens aussi d'une tournée en Italie pendant laquelle les Beatles vivaient comme tout le monde, mais à l'envers. Ils se levaient vers 7 heures du soir, prenaient leur petit déjeuner puis allaient travailler, c'est-à-dire chanter sur scène. Ensuite venait l'heure du déjeuner, vers 1 heure du matin, à la suite de quoi ils allaient en boîte ou se baladaient en ville ; je me rappelle d'une visite de la cathédrale de Milan ouverte pour eux à 4 heures du matin, et Ringo déconnant près des gargouilles. Vers 5 heures, comme tout Anglais qui se respecte, ils prenaient le thé et faisaient de la musique. Ils se couchaient relativement tôt, vers 11 heures du matin.



Au début, je parlais mal l'anglais, et eux ne faisaient aucun effort pour se faire comprendre. Un peu plus tard, ils m'ont quand même accepté. Londres. Mars 64.



John Lennon. En bas, une foule de fans entourait l'hôtel. Ils étaient un peu coincés dans leurs suites. À l'époque, les tournées n'avaient ni l'organisation ni l'envergure des tournées actuelles, et je me souviens qu'ils n'avaient même pas de musique à écouter. J'avais été chez moi leur chercher une sono pour qu'ils puissent passer le temps. Ça peut paraître étrange aujourd'hui, mais je me souviens de leur joie quand j'apportai ce tourne-disque. Hôtel George-V Paris. Mai 65.



Georges Harrison. C'est dans cette suite que j'ai organisé une rencontre avec Brigitte Bardot. Hôtel George-V à Paris. Mai 65.



Ringo Starr m'en voulait un peu parce que j'aimais les Rolling Stones. George-V à Paris. Mai 65.

Paul McCartney

Compositeur de pratiquement toutes leurs musiques. Il restera sans doute comme étant le musicien le plus doué de sa génération.
Hôtel George-V. Paris. Mai 65.



Je les avais fait venir au studio. Après leur avoir donné une cigarette et un briquet à chacun, j'ai fait éteindre la lumière. Une fois les photos faites, je les ai remerciés, et on est allés boire un verre. C'est après cette photo qu'ils m'ont adopté. Paris. Mars 64.



John Lennon.
Ils passaient ensemble des heures à attendre. Get me some birds, c'était l'expression qu'ils employaient pour que quelqu'un descende chercher des filles pour rigoler un peu. Hôtel George-V. Paris. Mai 65.



Paul McCartney. Londres. Mars 66.



John Lennon. Paris. Mai 65.



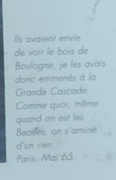
Paul McCartney. Cette photo faisait partie d'une série de sept portraits. Parfois, il fallait faire le tout en une heure. Londres. Mars 66.



Paul McCartney pendant l'enregistrement de St.Pepper à Abbey Road.
Ce jour-là, le studio était dans le noir, éclairé seulement par des dizaines de bougies. Londres. Mars 66.



Ils m'avaient engagé pour faire des pochettes de disques. J'avais monté un studio de photo à l'intérieur du studio Abbey Road pendant l'enregistrement de St. Pepper. Cette photo a finalement servi au 45-tours de Penny Lane pour l'Angleterre. Après quoi, j'ai eu des mots avec Lennon, et l'expérience s'est arrêtée là. Londres. Février 67.



Ils avaient envie de voir le bois de Boulogne, je les avais donc emmenés à la Grande Cascade. Comme quoi, même quand on est les Beatles, on s'amuse d'un rien.
Paris. Mai 65.



On avait fait cette photo tranquillement au bois de Boulogne, sans que personne nous dérange. Un an plus tard, ça aurait créé une émeute. Paris. Mai 65.

Sheila

Contrairement aux apparences, Annie Chancel, dite « Sheila », était de tous celle qui avait le plus d'humour. Sautant sur toutes les occasions de rire, elle était toujours prête à se moquer d'elle-même. Peut-être était-ce par réaction contre son manager Claude Carrère, homme on ne peut plus efficace, mais dont je dirais que la rigolade n'était pas le souci primordial. Sheila étant avant tout sa chose, pendant les premières années elle ne pouvait faire un pas sans lui, il contrôlait jusqu'à son moindre sourire. Au bout de quelque temps, lorsqu'il eut compris que mon but n'était que de la mettre en valeur, il lâcha un peu la bride, nous accordant une confiance inhabituelle dont nous profitions allègrement. Plus les idées que je lui soumettais étaient extravagantes, plus elle était prête à les cautionner. Je ne connais pas beaucoup de gens, parmi les « têtes d'affiche », à qui l'on peut proposer de rester seule en plein bois de Boulogne affublée d'une armure, un drapeau dans une main et un cheval dans l'autre, une heure d'affilée, sous les regards circonspects des passants, dans le seul but de représenter une Jeanne d'Arc hypothétique, pour satisfaire les désirs d'un photographe un peu capricieux. Sheila, elle, était toujours partante. Avec ma sœur Anne-Marie, qui dirigeait *Mademoiselle Âge tendre*, nous aimions beaucoup son franc-parler, sa gaieté authentique, cette façon qu'elle avait de plonger dans le premier degré au mépris des détenteurs de la mode et du bon goût parisiens. Parce qu'elle venait de loin (son passé de marchande de bonbons n'était pas une légende), elle vivait à fond toutes les expériences de sa situation nouvelle avec aplomb et naïveté. En cela, elle était une vraie « vedette populaire », au sens noble du terme.



La petite Sheila du temps de L'école est finie. Paris. Août 63.



Sheila et ma sœur Anne-Marie, qui dirigeait Mademoiselle Âge tendre.
Paris. Décembre 65.



Sheila ouvre sa maison de couture. Paris. Décembre 64.



Paris. Janvier 66.



Sheila sautait toujours sur les occasions de rire, elle était toujours prête à se moquer d'elle-même. Copenhague. Juin 66.



Cannes. Août 65.



Cannes. Août 65.



Elle vivait à fond toutes les expériences avec aplomb et naïveté. Cannes. Août 65.



Dans sa chambre de jeune fille. Mai 65.

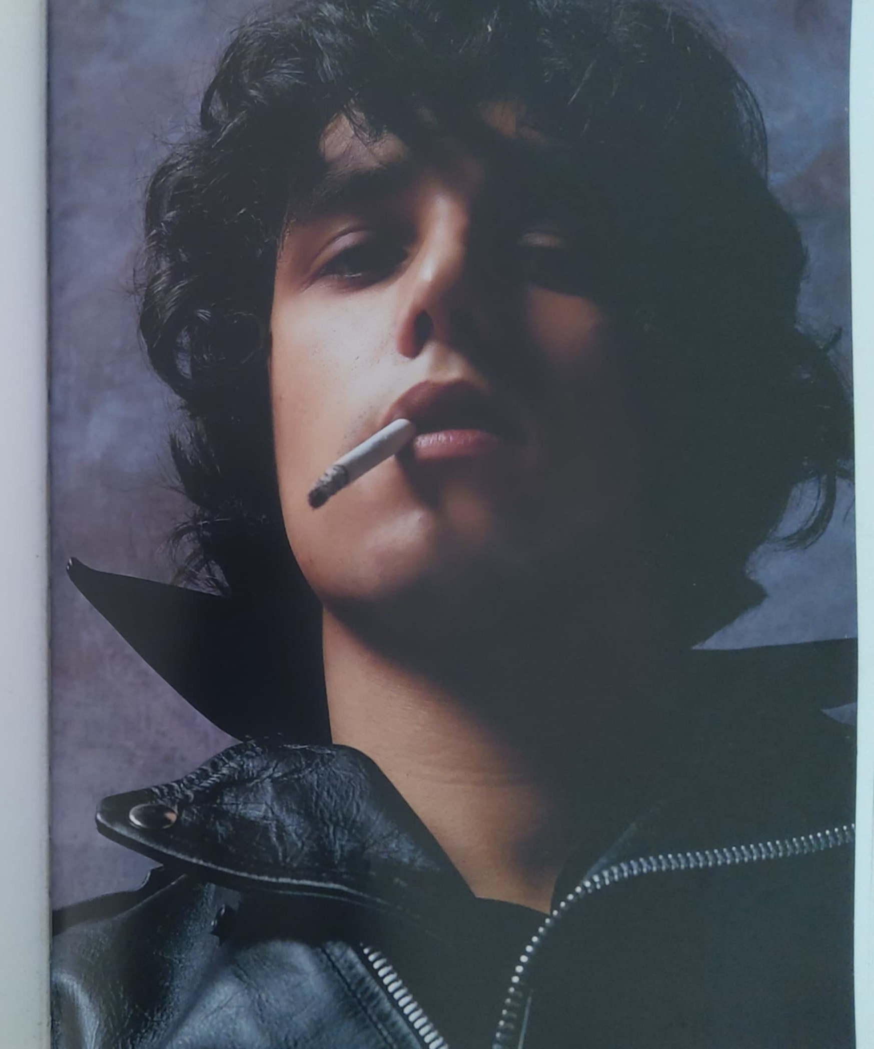


Sheila en Jeanne d'Arc. Plus les idées que je lui soumettais étaient extravagantes, plus elle était prête à les cautionner. Bois de Boulogne Paris. Septembre 65.

Julien Clerc, du temps où il fumait. Paris. Mars 69.

Julien Clerc

La frénésie qui enflamma le monde au sujet de *Hair* m'avait quelque peu surpris. En voyant la pièce à New York, j'avais déjà eu la désagréable impression que c'était une vision des jeunes un peu vue par des vieux. Mais là-bas, au moins, le spectacle était la suite logique de *Ashbury Heights* et du mouvement hippie en général. Lorsqu'il fut question de le monter à Paris, j'appréhendais vraiment la transcription française de ce phénomène typiquement anglo-saxon. La carrière de Julien Clerc était déjà lancée et lorsqu'il a accepté de jouer dans *Hair* tout le monde a pensé que c'était judicieux, comme une sorte d'échange de bons procédés. En réalité, je crois qu'à Paris la pièce lui doit beaucoup plus que cela ; l'apport de Julien fut vraiment déterminant. Tout à coup, grâce à sa présence, l'histoire devenait crédible, parisienne, plus proche de nous. Sans lui, ces jeunes gens déguisés auraient peut-être seulement eu l'air de singer une mode américaine. Mais je ne voudrais pas réduire Julien à *Hair*, ce ne fut qu'un passage au début d'une carrière dont on retiendra surtout les magnifiques mélodies qu'il sait écrire.

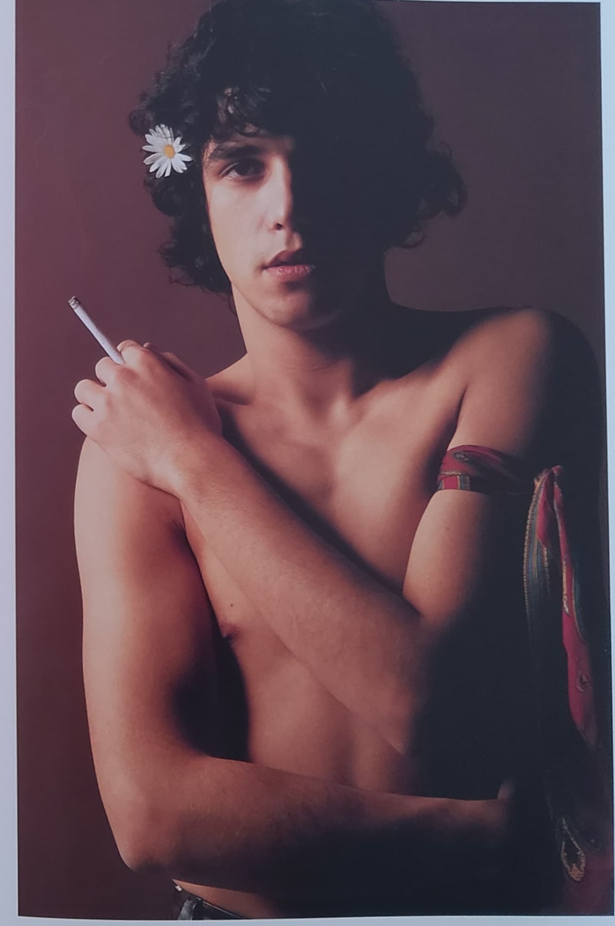




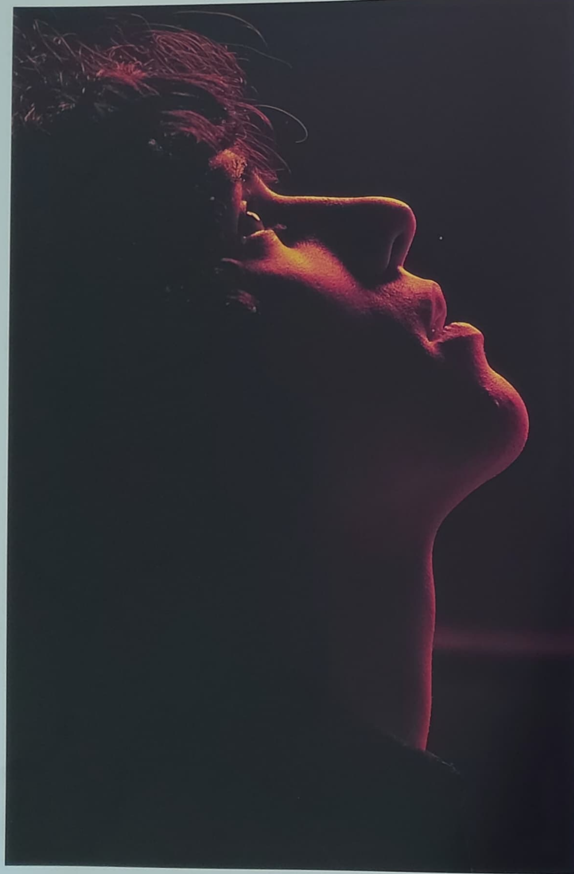
Julien Clerc. Grâce à sa présence dans Hair, pour nous l'histoire devenait crédible, parisienne, plus proche des Français. Juin 69.



Chez lui à Paris. Janvier 69.



Paris. Juin 69.



Paris. Mars 70.



Julien Clerc dans le jardin de sa maison en 69.



*On retiendra surtout,
de sa carrière,
les magnifiques
mélodies qu'il
sait écrire.
Paris. Mai 71.*

Johnny & Sylvie

Je ne sais pas si ce retour sur le passé leur fera plaisir, mais il me semble impossible de raconter ces années 60 sans montrer le couple extraordinaire que fut celui de Johnny et Sylvie. J'ai assisté au début de l'aventure, puis je l'ai vue grandir jusqu'au jour du mariage, pour lequel ils m'avaient fait l'amitié de me prendre pour témoin. Ils étaient les acteurs et les spectateurs de leur propre histoire, ce n'était pas simple à vivre. Représenter le bonheur d'une génération était un luxe onéreux. Leurs souvenirs nous appartiennent un peu, j'espère qu'ils ne nous en tiennent pas rigueur.



Il est impossible de raconter les années 60 sans montrer le couple extraordinaire que fut celui de Johnny et Sylvie. New York. Novembre 63.



– Sur cette photo, Johnny et Sylvie ignoraient alors qu'ils s'aimeraient un jour. Avril 63.



C'est leur première photo de couple. Le halo sur la main est un pur hasard. Aujourd'hui, je le ferais à l'ordinateur. À l'époque, c'est la chance qui me donnait du talent. Paris. Juin 63.



Camargue, Juin 63.



Camargue, Juin 63.



Ils représentaient l'idée du bonheur pour la jeunesse française.
Monte-Carlo. Février 67.

Il leur était pratiquement impossible d'avoir un moment d'intimité. États-Unis. Novembre 63.



La preuve, moi aussi j'ai le culot d'être là. Las Palmas. Juin 65.



Cette photo représente assez bien la notion de jeunesse dont parle Erik Orsenna au début de ce livre. Las Palmas, Juin 65.



Rio de Janeiro, Février 69.



Johnny, Sylvie et Hugues Aufray à la plage. Octobre 64.



Pour leur mariage, ils m'ont fait l'amitié de me prendre pour témoin.
Paris. Mars 71.

Les Galeries

Il faut savoir que pendant douze ans nous avons fait ce journal autour d'une quinzaine de chanteurs, toujours les mêmes, plus quelques étrangers. Donc, après avoir fait le tour de leur vie publique et de leur intimité, il a bien fallu commencer à inventer. Là encore, Daniel me laissait totale liberté : je pouvais faire fabriquer des décors et des costumes, engager des figurants, il n'y avait pas de limite. Au début c'était simple, les idées étaient du genre « le cadeau de leur rêve » ou « le rôle qu'ils auraient aimé jouer au cinéma ». Vers la fin des années 60, c'était plus alambiqué. Une des dernières dont je me souvienne s'intitulait : « Ce qui leur arrivera quand ils iront en enfer ». C'est dans cette série qu'on voit Sheila entourée de grands compositeurs classiques (Liszt, Mozart, Schubert...), ils sont tous debout avec un verre de vin à la main tandis qu'elle tient un verre vide, et la légende disait : « Lorsqu'elle sera en enfer, pour l'éternité ces grands compositeurs refuseront de trinquer avec elle, parce qu'ils n'aiment pas sa musique. » Le plus étonnant, c'est que Sheila se prêtait sciemment au jeu avec un humour que peu de gens étaient enclins à lui accorder. Il n'y avait pas, chez les artistes de l'époque, la peur d'être jugé, ni l'obsession de protéger son « image ». Je crains que ça ait quelque peu changé...



Sylvie et Dutronc Quand je vois ces photos, je suis sidéré par la confiance qu'ils m'accordaient et par la patience dont ils faisaient preuve. Encore, elle, elle est en robe... mais une armure, pour Dutronc, non mais, vous imaginez ? Décembre 67.



Sylvie et Sheila en « Bécassines ». Il n'y avait pas, chez les artistes de l'époque, la peur d'être jugé, ni l'obsession de protéger son image. Décembre 67.



France Gall et Dutronc. Parfois, dans l'œil de Jacques, on sent qu'il se demande vraiment ce qu'il fait là. Paris. Avril 68.



France Gall. On ne demandait aucune autorisation pour faire une photo dans tel ou tel endroit. On y allait, c'est tout. Paris. Juin 67.



Jacques Dutronc et les Charlots. Paris. Avril 68.



Françoise découvrant qu'elle est sourde. Daniel me laissait totale liberté, je pouvais faire fabriquer des décors et des costumes, engager des figurants. Il n'y avait pas de limite. Paris. Décembre 68.



Sylvie et Adamo dans un atelier des Beaux-Arts. Paris. Décembre 67.



Dutronc. Illustration d'un cauchemar dans lequel il se retrouverait à poil au Drugstore des Champs-Élysées. Paris. Novembre 66.



Dutronc et les vampires. Paris. Octobre 68.



Un cauchemar de Sylvie. Paris. Juin 67.



France Gall en hussard de la Garde. Paris. Juillet 68.



Françoise Hardy aux prises avec quelques Africains primitifs. Ce genre de séance ne l'amusait pas du tout, elle le faisait vraiment pour me faire plaisir. Paris. Juillet 67.



Dutronc et Sheila font la révolution. Paris. Avril 68.



Dutronc. La fin du monde. Paris. Avril 68.



Dutronc et Annie Philippe. Paris. Avril 68.



Dutronc et Sylvie. Aujourd'hui, un montage comme celui-là, à l'ordinateur, ça prendrait une heure. À l'époque, il y en avait pour une semaine. Paris. Avril 68.



Sheila et les grands musiciens qui refusent de trinquer avec elle parce qu'ils n'aiment pas sa musique. Paris. Décembre 68.



Ces photos ont été prises pour :
Salut les Copains, Mademoiselle Âge tendre et certaines pour *Lui*.

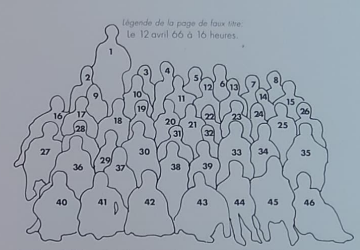
J'aimerais remercier :
Daniel Filipacchi, mon premier et dernier patron, et son associé Frank Ténot, inventeurs de ces journaux.
Mon ami Régis Pagniez, directeur artistique du groupe.
Ma sœur Anne-Marie Périer, qui dirigeait *Mademoiselle Âge tendre*.
Bob Elia, mon indispensable complice.
Andréa Bureau, directrice artistique de *SLC*.
Raymond Mouly, rédacteur en chef de *SLC*.
Mes confrères photographes : André Berg, Tony Frank, Bernard Leloup, Benjamin Auger.
Mes assistants : Marianne Haas, Gilbert Moreau, Alexis Stroukoff, Brigitte Lacombe.
Georges Renou et Éric Vincent, journalistes.
Joëlle Rolland, journaliste.
Danielle Abitan, secrétaire de rédaction, et Guy Abitan, journaliste.
Jean Demachy, mon ami de toujours et directeur artistique de *Lui*.



Michelle Duffort fut la responsable des archives pendant trente ans.
Sa fidélité et l'exactitude de son travail m'ont beaucoup aidé pour faire ce livre. Je l'en remercie.

Légende de la page de titre :
Régis Pagniez et moi en train de préparer le mur de brique, la veille de la photo des 46 chanteurs. Paris. Avril 66.

Légende de la page de faux titre:
Le 12 avril 66 à 16 heures.



1. Johnny Hallyday. **2**. Sylvie Vartan. **3**. Jean-Jacques Debout. **4**. Hugues Aufray. **5**. Catherine Ribeiro. **6**. Eddy Mitchell. **7**. Danyel Gérard. **8**. Claude Ciari. **9**. France Gall. **10**. Serge Gainsbourg. **11**. Frankie Jordan. **12**. Michèle Torr. **13**. Sheila. **14**. Chantal Goya. **15**. Dany Logan. **16**. Michel Paje. **17**. Ronnie Bird. **18**. Monty. **19**. Sophie. **20**. Noël Deschamps. **21**. Jacky Moulière. **22**. Annie Philippe. **23**. Claude François. **24**. Eileen. **25**. Guy Mardel. **26**. Billy Bridge. **27**. Michel Berger. **28**. Michel Laurent. **29**. Nicole (Surf). **30**. Salvatore Adamo. **31**. Thierry Vincent. **32**. Tiny Yong. **33**. Antoine. **34**. Françoise Hardy. **35**. Benjamin. **36**. Dick Rivers. **37**. Monique (Surf). **38**. Hervé Vilard. **39**. Jocelyne. **40**. Dave (Surf). **41**. Rocky (Surf). **42**. Coco (Surf). **43**. Pat (Surf). **44**. Pascal (le Petit Prince). **45**. Richard Anthony. **46**. Christophe.

Mise en page : Virginie Demachy
Coordination : Justine Larroque
Corrections : Jean-Pierre Coin
Photogravure : Euresys
Réalisation :
PHILIPPINE



« La guerre d'Algérie venait de finir. Les ménages s'équipaient en lave-vaisselle. La télévision n'avait qu'une chaîne. Le chômage était un mot ignoré. Un général légendaire parlait de grandeur à un peuple qui ne rêvait que de bonheur. Tous les soirs, vers 5 heures, un Daniel à lunettes noires donnait sur Europe1 les dernières nouvelles de la famille : Sylvie va se marier, Sheila est seule, Françoise se met à l'astrologie, Johnny, s'il te plaît, conduis moins vite... Jean-Marie Périer en fut le chroniqueur et aussi le révélateur. Non content de tirer les portraits, il prolongeait les personnalités et dessinait l'époque. On lui doit des clichés oniriques, des scènes concoctées mi par les fées, mi par les surréalistes : Dutronc dans une armure, trois images de Mick Jagger plongé les dans un étang, Eddy tout en cow-boy vêtu partageant un banc avec de vieilles gens d'un village bien de chez nous. Drôles de dialogues, émouvants, entre ce destin de stars qui les dépassait et leur réalité de très jeunes gens.
Grâce soit rendue à l'œil fraternel et malicieux de Jean-Marie Périer.
Par sa poésie, par son invention, il nous a délivrés de la nostalgie. Il nous lègue bien autre chose : l'univers nomade tout à fait détaché du temps, une insolence bienveillante, une île de bonheur où régnait cette chevalerie douce (la gentillesse).
En un mot, il nous fait le cadeau de la jeunesse. »

Erik Orsenna

62 49817 / 98.X / **299 FF TTC**

9 782850 186172